

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express à Lyon

ABONNEMENTS :
LYON ET
DÉPARTEMENTS

Un an	3 fr.
Six mois	2 »
Trois mois	1 »
Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON	

PARAISANT LE DIMANCHE

ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année

N^o 10.

Dimanche 11 Mars 1900.



La maréchale de Mac-Mahon
décédée à Paris, le 19 février 1900.



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les Anglais avaient été jusqu'alors malheureux dans leurs opérations militaires, et marchaient de défaite en défaite. La revanche qu'ils viennent de prendre en faisant prisonnier le général Kronje rehausse leur prestige fortement atteint.

Mais si considérable que soit ce succès, il ne termine pas la guerre.

La victoire de lord Roberts efface le souvenir des échecs précédents, mais puisque celle fois, l'honneur est sauf, ne serait-il pas habile et sage à la fois de profiter des circonstances pour essayer d'entamer des négociations en vue de la paix.

La ténacité anglaise a fait changer la fortune contraire : il serait peut-être prudent de s'en tenir à ce résultat.

En cherchant à prendre sur les Boers d'inutiles revanches, en prolongeant une lutte odieuse engagée pour les mobiles les plus méprisables, l'Angleterre ne ferait que donner une nouvelle force aux sentiments d'unanime réprobation que sa conduite a soulevés de tous côtés.

Comprendra-t-elle son devoir, d'accord peut-être avec son véritable intérêt ? C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Cependant, si la Grande-Bretagne persistait dans ses projets de conquête, si, grisée par ce premier succès elle voulait aller jusqu'au bout dans son dessin d'écraser les deux petites républiques, ne reste-t-il pas un dernier espoir ? Les grandes puissances qui jusqu'ici se sont dérobées à leur devoir de médiatrices pourraient-elles assister impassibles à la perpétuation du crime ? Ne se décideront-elles pas à intervenir dans le conflit, et à parler enfin haut et ferme au nom de la morale et de l'humanité.

Il serait désolant de penser qu'il faille renoncer à cette dernière espérance, au moment où les circonstances rendent plus facile une intervention de cette nature.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opinion publique, en Europe, s'émue encore davantage depuis que la fortune semble sourire aux Anglais. Or, si exalté que soit l'orgueil britannique, on ne peut guère douter qu'il n'abaisse le jour où les puissances veulent imposer leur volonté. Les événements de ces vingt dernières années ont montré, en effet, que la puissance britannique est plus apparente que réelle et qu'elle ne repose que sur la réputation que l'Angleterre a su se faire.

D'autre part, il est certains pays qui, plus que d'autres, peuvent parler efficacement. La conquête rapide et systématique des steppes d'Asie a rapproché la Russie de l'Inde. L'occupation du plateau du Pamir fut un premier avertissement. Les intrigues fourrées depuis par la diplomatie russe avec l'émir d'Afghanistan, l'ingérence des agents moscovites dans les affaires de Perse ont rendu la menace plus claire encore.

De même, lorsque la Russie s'établit en Extrême-Orient, l'Angleterre fut bien obligée de la serrer de près. L'émotion cependant avait été grande. On sentait que c'était l'écrasement de la suprématie britannique en Chine.

« Si les Russes veulent demeurer à Port-Arthur, disaient les feuilles londonniennes, il faut qu'ils demandent notre permission. » Or, les Russes se sont installés sans demander aucune permission et c'est à Londres que l'on a dû changer de ton. Il a bien fallu reconnaître qu'on n'était pas assez fort pour imposer sa volonté, et on s'est résigné au fait accompli.

C'est donc la Russie qui, mieux que personne, serait qualifiée pour prendre l'initiative d'une médiation. L'occasion serait belle de prouver au monde que les idées qui ont conduit à la réunion de cette conférence de la paix — si inutile hélas ! — sont toujours à l'avantage de St-Petersbourg. Mais voudra-t-on, saura-t-on se décider à temps ?

Cette question de l'arbitrage ne préoccupe pas seulement l'Europe. Aux Etats-Unis, le pétitionnement organisé pour solliciter l'intervention du président Mac-Kinlay a pris de grandes proportions. L'amour-propre national joue un grand rôle dans l'affaire. Les Yankees, exclusivement occupés jadis des affaires américaines ont de plus hautes prétentions depuis qu'ils ont vaincu l'Espagne. Ils s'intéressent désormais aux événements qui s'accomplissent dans le monde entier et attendent, non sans impatience, une retentissante occasion de jouer un grand rôle dans les questions que la diplomatie était habituée à considérer comme spécialement européennes.

Il serait peut-être bon que les grandes puissances ne cherchent pas de prétextes pour se dérober à leur devoir et qu'elles ne fassent pas l'honneur d'une démarche décisive à un peuple dont l'ambition est déjà gonflée et dont les prétentions grandiront au premier succès.

Ceux qui, en Europe, suivent avec attention la politique américaine ne remarquent pas sans une secrète terreur, ses tendances envahissantes. L'annexion de Porto-Rico et celle, mal déguisée, de Cuba, n'ont pas suffi aux jingoïstes. L'élimination progressive des Européens dans la mer des Antilles semble être le secret désir des hommes d'Etat américains. On négocie l'achat des petites Antilles danoises : demain peut-être, les convoitises mal déguisées saisiront le prétexte d'un appel à la force. Il serait puéril de se refuser à voir cette situation, et dangereux de donner prétexte à une immixtion injustifiée.

Le récent procès de la Mafia, en Italie, a étalé au grand jour, des mœurs bien singulières, et démontré d'extraordinaires connivences entre des bandes de brigands organisées et les autorités de tout ordre.

Ces révélations ont surpris bon nombre de gens qui s'imaginaient naïvement que le banditisme proprement dit avait disparu d'Europe et ne se retrouvait plus guère que comme moyen dramatique dans les opéras comiques un peu vieillots.

Ces vues optimistes ont été brutalement contredites par la réalité, et de récentes nouvelles de Bulgarie sont venues prouver que l'Italie n'a pas le privilège de ces habitudes regrettables.

Le célèbre Athanas qui, entre autres exploits avait jadis arrêté l'Express-Orient, s'était lui-même laissé prendre. Son procès traîna longtemps et pris une allure assez mystérieuse. Et voici qu'après deux ans, on vient de le mettre en liberté sous caution.

Doux pays où d'aussi honnêtes gens peuvent avoir, très légalement, leur place au soleil.

NOS GRAVURES

PORTRAIT DE LA MARÉCHALE DE MAC-MAHON

La maréchale de Mac-Mahon, veuve de l'ancien président de la République, duchesse douairière de Magenta, est morte la semaine dernière dans son hôtel de la rue de Bellechasse.

Elle avait été atteinte, il y a dix-huit mois d'une attaque de paralysie dont elle s'était remise, et ses amis espéraient la conserver longtemps encore quand une seconde attaque la frappa.

Aux heures difficiles où son mari eut la charge du pouvoir, la maréchale de Mac-Mahon s'était montrée une collaboratrice intelligente et dévouée. Elle donna, à l'Élysée, des fêtes splendides et ses conseils furent plus d'une fois utiles au vieux soldat sur qui elle possédait un grand empire.

Mme de Mac-Mahon était la sœur du duc de Castries et de la comtesse de Benumont. Elle laisse une fille et deux fils, dont l'aîné, le commandant Patrice de Mac-Mahon a épousé la fille du duc de Chartres.

La maréchale de Mac-Mahon était âgée exactement de soixante-six ans. Elle était présidente de la Croix-Rouge, s'occupait avec beaucoup de dévouement, de bonnes œuvres, et sa charité était inépuisable.

LES AVEUX D'UN FORÇAT

En octobre 1898, deux malfaiteurs, Cardon et Duquesne arrêtés pour vol à main armée avaient dénoncé comme leur complice un employé de commerce nommé Rabier.

Celui-ci protestait énergiquement de son innocence. Malheureusement, il ne put fournir l'emploi de son temps le jour du crime, et on découvrit en outre, sur lui, une montre provenant du vol.

Bref, en mars 1898, l'employé passa, en même temps que ses deux complices devant la cour d'assises de la Seine.

Cardon fut condamné aux travaux forcés à perpétuité ; Rabier à sept ans de réclusion.

Cardon fut conduit à l'île de Ré. Tout récemment, il tombait gravement malade et, sentant la mort approcher, il demanda à parler en présence de témoins au directeur de l'établissement pénitentiaire. Il déclara de la façon la plus énergique et la plus solennelle que la condamnation de Rabier était injuste.

— Je suis un criminel, dit-il, mais j'ai une affection profonde pour ma mère et je jure sur ses cheveux blancs que mon prétendu complice est innocent.

Quelques instants après, Cardon expirait. Procès-verbal de cette scène émouvante a été dressé et une demande de révision du procès de 1899 a été adressée au Ministre de la Justice.

JULIETTE

— Entrez donc, Messieurs les gendarmes, fit de sa plus aimable voix la patronne du Cheval noir en s'adressant à deux cavaliers de la maréchaussée dont les montures faisaient sonner sous leurs fers la route gelée et toute blanche. Il fait un tel froid que vous ne pourriez aller jusqu'à Valenton sans prendre quelque chose de réconfortant, un punch ou un saladier de vin chaud.

C'était une habile femme, la maîtresse du Cheval noir et qui connaissait ses clients sur le bout du doigt.

Les deux militaires se regardèrent. Le brigadier eut comme une hésitation mais la vue du poêle tout rouge au milieu de la grande salle de l'auberge, en même temps qu'un regard jeté sur la route qui s'étendait droite à perte de vue, jusqu'au pied de la colline d'où l'on apercevait le bourg de Valenton, achevèrent de le décider.

Quant à son subordonné des qu'il avait surpris l'hésitation dans les yeux de son chef, il avait subrepticement quitté un étier, et il se trouvait sur pied le premier.

Les chevaux attachés à l'anneau, convertis par l'ample manteau de leurs cavaliers, les deux gendarmes entrèrent dans l'auberge. Souriante, empressée, la patronne ferma la porte derrière leur dos, leur avançant des chaises auprès du poêle.

— Vous êtes donc bien pressé brigadier, que vous ne voulez pas vous arrêter ici aujourd'hui ? Si légitime que soit votre désir de faire votre devoir, il y a avec la consigne quelques amendements que diable ! et la discipline ne peut vous astreindre à attraper la mort par un temps pareil, faute d'un arrêt d'une demi-heure en chemin.

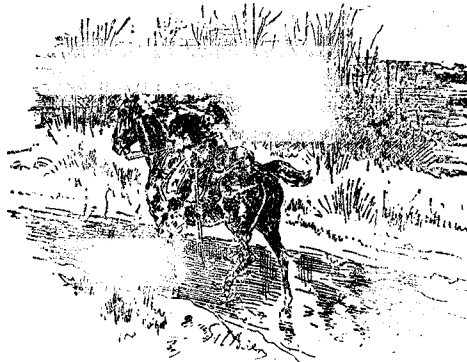
Interpellé directement cette fois, le brigadier ne pouvait éviter de répondre, il resta cependant quelques secondes muet, les yeux fixés dans le vague comme quelqu'un qui cherche dans l'au-delà des choses visibles pour lui seul.

— Ce n'est pas, comme vous semblez le croire, ma femme Chavarot, ni la crainte ni le zèle qui me faisaient hésiter tout à l'heure devant votre offre engageante et je me serais peut-être bien arrêté tout seul un autre jour, mais aujourd'hui ma pensée se reporte malgré moi à vingt ans en arrière.

— Une histoire ? interrompit l'aubergiste. Contez-la moi brigadier.

— Volontiers, vous m'excuserez alors d'avoir été d'arrêt et d'avoir failli passer devant votre porte sans m'arrêter :

C'était un jour comme celui-ci, même froid, même vent âpre et rude qui vous cinglait la figure. J'étais nouvellement entré dans la gendarmerie, après la fin de mon congé et l'on m'avait affecté à une brigade perdue au fond de la Savoie en plaine Maurienne. J'étais sous les ordres d'un vieux brigadier, pas commode, toujours grondant et tapageant, quoique le cœur sur la main. Toute la journée nous avions trotté



sur les grandes routes à la poursuite d'une bande de bohémien sur qui pesait une accusation de vol mal définie.

Nos recherches avaient, d'ailleurs, été couronnées du plus négatif résultat. Partout on nous disait avoir vu passer la troupe de nomades, mais nous ne pouvions joindre exactement leur trace et certainement le lendemain ils auraient franchi la frontière italienne.

Aussi, étions-nous de forte méchante humeur tous les deux, le brigadier particulièrement que sa femme abominait de sottises quand il rentrait plus tard qu'à l'ordinaire.

Nos chevaux payaient les frais de la guerre, nous les menions bon train pour revenir et les pauvres bêtes étaient harassées.

— Encore huit kilomètres, me dit le brigadier. Jamais nous n'arriverons, Rastol, ma jument n'en veut plus !

— La mienne non plus...

— Mettons-les un instant au pas.

Nous ralentîmes inconsciemment l'allure, ce qui me permit de jeter un coup d'œil sur la campagne environnante. Il fait un clair de lune magnifique, la nuit était tombée depuis longtemps et la route que nous suivions se détachait toute blanche au milieu des petits arbustes résineux et des broussailles dont le pays était couvert.

La buée épaisse que dégageaient nos montures en sueur nous enveloppait d'un véritable nuage et le silence solennel de la campagne endormie n'était troublé que par le martèlement sonore des huit fers sur la terre durcie.

Dans ce pays perdu, où même au bord des routes, on rencontre à peine quelques maisons sous les six kilomètres, la campagne a plus de ressemblance avec la brousse africaine qu'avec les territoires de par ici.

Pas même le hurlement d'un chien pour nous rappeler qu'on se trouvait en pays civilisé.

Tout à coup, cependant, comme nous cheminions depuis un petit quart d'heure et que nous allions reprendre le trot, il me sembla percevoir un singulier son à notre droite.

On distinguait une sorte de gémissement, de

plainte, mais si faible, si vague que ce pouvait bien être une illusion et tout simplement provenir du vent en train de jouer dans les haillies.

Néanmoins, j'arrêtai ma monture, faisant signe au brigadier d'en faire autant et de prêter l'oreille.

Rien... nous fîmes encore vingt mètres, et cette fois les gémissements devinrent plus précis, plus nets. De façon certaine, on pouvait assurer que cette plainte provenait d'un enfant tout jeune.

— Qui donc aurait le cœur d'abandonner un mioche par ce temps-là et dans un pays pareil ? grogna le brigadier.

— Je ne sais, répondis-je, mais il est un fait certain, c'est que c'est bien un enfant que nous entendons crier.

Et mettant aussitôt pied à terre, pendant qu'à tout hasard mon chef armait son revolver et tenait mon cheval, je m'élançai du côté d'où partaient les plaintes.

Je ne tardai pas à apercevoir au pied d'un buisson une forme blanche qui s'agitait en vagissant faiblement. Je me baissai et je recueillis le misérable petit paquet de hardes qui abritait un pauvre petit être innocent dont la mort, si nous n'eussions pas passé par là, ne pouvait être qu'une question d'instant.

A la lueur d'un rat de cave qui se trouvait dans mes fontes et en nous protégeant de nos manteaux, nous pûmes jeter un regard sur la singulière trouvaille que je rapportais.

C'était une mignonne créature, une petite fille, dont les cheveux déjà longs et les magnifiques yeux noirs nous révélèrent tout de suite l'origine, ainsi que les oripeaux dont elle était affublée.

Sans aucun doute, elle appartenait à la troupe de bohémien que nous poursuivions avec tant d'acharnement sans parvenir à les joindre. Comme sans doute, cette enfant gênait leur fuite, les misérables l'avaient abandonnée dans un fourre-là, la vouant, par ce temps rigoureux, à une mort aussi affreuse que certaine.

Mille millions de tonnerre ! gringa le brigadier tout ému à la pensée de cette pauvre petite échappée si miraculeusement au trepas et en même temps transportée de fureur contre les parents as-cz barbares pour s'être résolus à ce crime, si jamais ceux-là me tombent sous la patte, je me consolerai pour leur passant les menottes un peu serrées. Faut-il être sauvage !...

Ces jurons pas plus que les promesses de répression terrible qui les accompagnaient, n'eurent été capables de réchauffer la malheureuse petite, si je ne m'étais aussitôt occupé de la passer sous mon manteau et de l'arranger le plus à l'aise possible sur le devant de ma selle. Je crois même me rappeler que le brigadier qui, comme je vous l'ai dit, avait le cœur bon, se dépoila de son tricot de laine pour ajouter au confortable de notre petite protégée.

Inutile de chercher après les brigands qui ont fait le coup, ils doivent être riches quelque part et profiteront de la nuit pour passer la frontière. Dépêchons nous plutôt de rentrer pour donner à cette moucheronne les soins nécessaires.

C'était parler d'or. Bientôt nos montures, reposées reprurent leur trot et tout grelottant dans ma tunique, mais serrant de mon mieux le léger fardeau que la Providence venait de me confier, je pressai de l'éperon ma bête jument Isabelle, qui ne parut pas s'apercevoir de sa légère surcharge.

Eufin, nous arrivâmes à Valenton. La petite fille, déposée chez le brigadier, malgré le peu d'empressément de la ménagère fut bientôt réchauffée et fixa sur nous en souriant ses grands yeux semblables à des diamants noirs. Qu'elle était jolie, la mignonne, malgré l'état de malpropreté où ses parents l'avaient laissée et comme elle me tint au cœur tout de suite.

Avec cela, elle me tendit ses petits bras et premier. On eût dit qu'elle comprenait qu'elle était son s'œuvre, qu'elle me devait la vie plus qu'à ses parents.

Comment l'aurais-je abandonnée, n'étais-je pas son père adoptif de par la loi des événements ? Aussi, quand quelques jours après, le brigadier, sur les sollicitations de sa femme, parla de diriger l'orpheline sur le plus prochain établissement de l'Assistance publique, je sentis quelque chose en moi qui me poussa. Je courus d'une traite chez le maire et je le suppliai de me laisser l'enfant.

Le maire, ne demandant pas mieux que de céder à ma requête. Il eut néanmoins de se devoir de m'avertir charitablement de la responsabilité et des tourments que j'encourais. Il m'fit comprendre que, sans nul doute, on ne retrouverait jamais les parents et que la fillette resterait toute la vie, que de plus j'étais encore celataire et qu'au moment où je voudrais me mettre en ménage un jour, cette orpheline recueillie par charité deviendrait presque certainement un obstacle à mon établissement. Enfin, il me chahuta longtemps encore, mais inutilement.

J'étais trop ensorcelé pour écouter tout cela. J'avais baptisé Juliette, ma protégée, du nom de ma mère. Je la mis en garde chez un de mes camarades mariés, à qui je payais sur ma maigre solde les mois de nourriture nécessaires.

Je fus, il est vrai, bien récompensé de mes soins. Juliette devint bientôt une charmante fillette, puis une adorable jeune fille. Elle me donnait toutes les satisfactions imaginables ; à l'école, la première de sa classe ; au travail, la première levée, la dernière couchée, malgré mes observations.

Entre temps, j'avais été nommé brigadier. J'avais perdu ma bonne femme de mère et juré de ne jamais me marier : j'étais trop heureux.

Il y a cinq ans de cela, Juliette allait sur ses dix-sept ans. Un jour que je m'étais attardé dans une expédition nocturne, elle s'obstina à m'attendre et elle prit froid.

Elle commença à tousser, puis bientôt la fièvre la prit. Elle eut le délire, des visions

effrayantes où elle apercevait son père et sa mère qui venaient l'arracher de mes bras pour l'entraîner dans la forêt sombre.

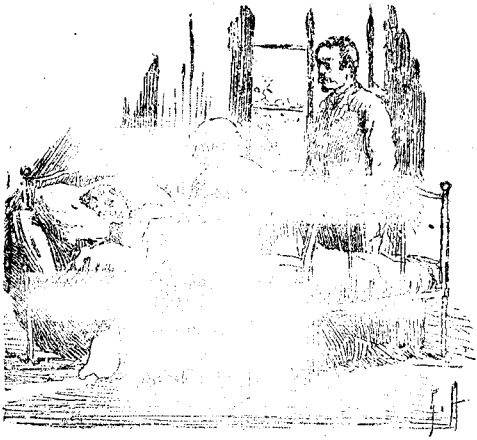
J'avais eu tort de lui raconter le mystère de sa naissance et de son abandon. D'ailleurs, elle ne souffrit pas longtemps. Le médecin que j'avais appelé en toute hâte diagnostiqua, une pleurésie galopante. Juliette était condamnée.

Un mois après, je la conduisis au petit cimetière du village. Elle y repose sous mon nom. Oh ! une simple croix, avec cette inscription : Juliette Rostol et la date de sa mort, puisque je n'ai jamais su celle de sa naissance.

Avec ma fille d'adoption s'en sont allées toutes les belles choses que je rêvais. Je n'ai pas pu rester là-bas, cela me faisait trop de mal. J'aurais passé tout mon temps au cimetière à pleurer comme un enfant.

Mon service en souffrait. Les chefs ne comprennent qu'on puisse être si triste, qu'on ne s'intéresse plus aux affaires de service. C'est pourquoi j'ai eu des notes assez médiocres qui m'ont empêché de passer maréchal des logis à mon tour.

On m'a envoyé ici sur ma demande. J'attends ma retraite, il le faut bien puisque je n'ai pour ressources que la pension que me fera le gou-



vernement après mes vingt-cinq ans de services.

Le jour arrivera le môt où je serai libre de pleurer à mon gré et d'être triste sans que cela nuise à personne. Je retournerai près de ma Juliette, je referai seul le chemin que nous avons tant de fois parcouru ensemble et quand l'existence me semblera trop lourde, le bon Dieu aura bien pitié de moi et m'enverra rejoindre celle que j'ai tant aimée et pour qui j'aurais donné ma vie.

Sur ces mots, le brigadier Rostol se leva. Une larme qu'il retenait depuis longtemps, tomba sur sa rude moustache grise.

Bientôt les deux gendarmes furent en selle ; on entendit un bruit de fers sur la route blanche et sonore, puis leurs silhouettes disparurent à l'horizon.

Cependant la cabaretière du Cheval noir était restée pensive et elle ne se gênait plus pour retenir les larmes que lui avait fait verser le récit si poignant du vieux militaire.

A quoi pensait-elle encore quand, se décidant à essayer ses yeux, elle chercha dans le crépuscule mais sans à distinguer l'ombre des deux hommes qui s'éloignaient au grand trot.

Elle eût été embarrassée pour le dire sur le moment. Mais moi je puis bien être indiscret. M^{me} Chavarot pensa que le brigadier Rostol était encore fort bien conservé et qu'il serait certainement dommage de le laisser, lui, qui n'avait jamais été marié, se consumer ainsi dans le chagrin sans même avoir l'âge du mariage. Ne serait-ce pas pèché, se disait-elle, de laisser un si brave homme au cœur si bon, sous sa rude écorce, s'abîmer dans de stériles regrets, alors qu'une jeune encore jeune, saine et dévouée pourrait lui rendre un peu du bonheur perdu.

Et je crois bien que M^{me} Chavarot arrivera à ses fins, car depuis quel temps on voit le brigadier Rostol s'arrêter bien souvent au cabaret du Cheval noir. C'est toujours pour parler un peu de Juliette, mais d'une singulière dévotion s'est opérée dans son cœur sans qu'il s'en rende compte, et à force de fréquenter la jolie veuve, en arrivera-t-il à comprendre qu'une douleur si grande soit-elle ne peut être éternelle et qu'on ne vit pas avec les morts.

DE LA ROCQUE.

UN MIRACLE

— Oncle Joë, un peu de rhum !

Triomphalement — j'avis à t déjà en moi-même de la joyeuse surprise du bonhomme — je tirai la grosse bouteille et cli-se que j'avais apportée à son intent on dans la fond de ma selle. Mais l'oncle Joë, sans déroiser ses bras, sans ôter son brêle-guente vissé au coin des lèvres, avec un calme où perçait une fierté intérieure, répondit :

— Non, mon fils, merci !

Je restai stupéfait ; je regardai autour de moi ; mais non, rien n'était changé ; c'était toujours les mêmes murilles de troncs d'arbres encastrant la grande pièce au sol de terre battue, le gros volet au fond, assujéti par une barre de bois, la grande cheminée luisante, comme vernie par la suie, avec la carabine posée sur deux chaises de fer, la table mal équarrie, les bancs et le coffre massif qui renfermait toute la fortune du vieux soit-il. Depuis des années, il vivait là, au milieu des marais qui couvrent les rives occidentales de la Floide à trois milles de Waccasassa, chassant, pêchant, et jouant du violon à ses loisirs ; ce dernier talent l'avait rendu célèbre dans le pays : l'oncle Joë était le ménestrier de toutes les fêtes, de

tous les mariages ; tout le monde l'appelait « mon oncle », il appelait tout le monde « mon fils ».

Cependant, étonné de son refus, j'avais machinalement rempli mon verre à défaut du sien ; un silence s'était fait entre nous ; on entendait que la plainte du vent nocturne passant sur le marais, le hurlement lugubre d'un rapace en chasse — et, tout près, le bruit des chevaux, derrière la cloison, et la chanson de la théière dans la cheminée.

— Alors, dit l'oncle Joë en appuyant sa bête éperonnée sur la pierre du foyer, ça vous étonne que je ne veuille pas de votre rhum ?

Considérablement, répondis-je.

Il se mit à rire silencieusement ; dans l'entre-baillement de sa chemise de laine, on voyait ses veines gonflées enlacer son cou brun comme des rameaux de lierre sur le tronc d'un vieil arbre ; sa bonne face ronde, dans son collier de barbe blanche, riait par toutes ses rides.

— C'est comme ça, dit-il en recouvrant par degrés son sérieux ; il m'est arrivé une aventure qui m'a corrigé.

— Une aventure, oncle Joë ? Contez-la moi.

— Volontiers, mon fils ; aussi bien ça pourra vous servir.

Nous rallumâmes nos pipes ; il se versa un plein verre de thé, but, et commença :

— La belle Mercy Baus avait épousé David Belmont de Waccasassa ; et, naturellement, j'étais de la noce avec mon violon. Il y avait là beaucoup de jeunesse ; on se mit à table à midi, on y était encore à dix heures du soir ; tout le monde était assés gai, et moi comme les autres ; après ça, on se mit à danser ; et je jouai jusqu'à deux heures, où l'on se décida enfin à se reposer. Belmont voulait me garder jusqu'au jour. Mais, je ne sais pourquoi, je m'ôtinaï à rentrer chez moi.

Je montai à cheval et je pris aussitôt la route du marais.

Il faisait une chaleur accablante ; le ciel était couvert ; je voyais à peine les oreilles de ma bête ; pour elle, gorgée d'avoine, elle filait comme le vent et me secouait rudement sur la selle, car je n'étais pas solide du tout. Bref, au bout d'une demi-heure, j'avais quitté le chemin, et nous voilà patageant dans la vase, où mon cheval finit par s'arrêter de lui-même.

J'étais trop gris pour me rendre un compte exact du danger que je courais et je cherchais ma route par instinct pur. Naturellement je ne la trouvai pas. Je me mis dans une colère terrible, jurant et blasphémant (que Dieu me le pardonne !) sans penser que j'étais le seul auteur de ma mésaventure. A la fin, épuisé, je me laisai tomber sur un petit tertre à peu près sec où il y avait juste de la paille pour nous deux ; et j'y fus à peine qu'un sommeil irrésistible s'empara de moi.

Quand je me réveillai, le jour n'était pas encore levé, et je fus d'abord assez surpris de me trouver au milieu des marais, à côté de mon cheval qui dormait tout debout, au lieu d'être dans mon lit.

En promenant ainsi mes regards de côté et d'autre, j'aperçus tout à coup un petit homme que je n'avais d'abord point remarqué, et qui me regardait avec beaucoup d'intérêt. Je le saluai poliment ; il me rendit poliment mon salut.

— Quel drôle de corps ! pensais-je.

Il avait à peine deux pieds de haut, et il était tout noir, avec des cheveux crépus et des yeux rouges. Il était habillé d'une vieille bouteille de rhum.

— D'une vieille bouteille !

— Oui, mon fils. Il avait enlevé le fond pour y passer les jambes et fait deux trous sur les côtés pour remuer les bras ; sa tête reposait sur le goulot, qui lui servait de faux col. Ainsi vêtu, il eût été un peu raide, mais ne manquait point de distinction.

— Eh bien ! Joë, me dit-il, te voilà dans un joli état !

Je rougis.

N'es-tu pas honteux, à ton âge, de commettre des excès pareils ? J'ai suis persuadé que, présentement, tu ne saurais même pas tenir ton arclet !

— Par exemple ! m'écriai-je, vexé.

Et, me levant d'un coup, je pris le violon dans sa boîte, ac rochée au trousséquin de la selle, et me mis à jouer.

Ah ! mon fils, quelle sérénade ! Au premier accord, voilà mon gnome qui se met à se tremousser furieusement dansant, sautant, pivotant comme une poignée à ressort. Je voulais m'arrêter : impossible, je pouais malgré moi ; le violon gringait, miaulait, hurlait, et le démon m'enlanguait dans sa danse, tournant si vite, si vite, que je ne voyais plus autour de moi qu'un cercle de feu.

Enfin, comme le jour pointait, il fit un grand cri et disparut brusquement ; et moi, je tombai évanoui.

Quand je revins à moi, j'étais couché sur la route, et Sim L. g. qui était de la noce, mais avait cassé la nuit chez Belmont, me bassinaï les tempes.

— Eh bien ! oncle Joë, dit-il, vous avez eu un fameux coup !

— Ah ! mon fils, lui racontai-je, il m'est arrivé une chose bien surprenante !

Et je lui racontai ma vision.

— Que vous dit-il, à ce s. oncle Joë ?

— Rien ; moi, il devint grave et me conseilla de rentrer au plus vite et de m'en tirer au lit, disant qu'une nuit passée dans le marais ne valait rien du tout. Et, depuis ce moment-là, je me suis juré de ne plus toucher une goutte d'alcool.

A votre santé, garçon !

— A la vôtre, oncle Joë.

FRANCIS LEPAGE.

AUX CHAMPS

— Ah sacré matin, ah ! jarnibieu, ah ! mille millions de vieilles paillasses !... All' me le payera, la machine !...

Et le vieux père Fouessant, qui depuis dix bonnes minutes attendait devant sa porte, jurant et sacrant, que sa femme se décidât à rentrer, prit l'héroïque parti de s'asseoir sur le seuil en espérant le retour de la ménagère.

Tout en dodelinant de la tête et en murmurant encore de confuses malédictions, le paysan finit par s'assourir, ses vieux membres las s'accrochant quand même du peu confortable banc de pierre où il s'était laissé choir.

Une demi-heure se passa, pendant laquelle l'objet de tous les invectives ci-dessus mentionnées fit enfin son apparition au bout de la rue du village, aperçut d'un coup d'œil et jugea la situation, puis sans bruit ouvrit la porte et se faufila dans l'étroite chaumière.

En même temps que lui revenaient ses esprits momentanément engourdis, la colère du père Fouessant lui remonta au cerveau, plus grande encore de ce qu'il avait cédé au sommeil sans s'en apercevoir.

— Rentrera-t-elle, la vieille gueuse ? hurla-t-il en s'étirant.

Mais la commère avait bec et ongles. Tôt sortie sur le pas de la porte, campée sur ses jambes en une pose d'insolent défi :

— A qui donc que t'en as ! vieil ivrogne ! Et comment qu't'es faire un bruit pareil après la conduite que t'as menée c'après midi ?

Pétifié par la double stupéur de trouver rentrée celle qu'il supposait encore loin, et puis de passer si brusquement du rôle d'accusateur au rôle d'accusé, le vieux ne répondit pas.

— Oui, espèce de vieux soulard ! f'ut'y que t'aies bu pour t'endormir sur le banc à cuver ton eau-de-vie comme un prop-à rien. Si c'est pas honteux, de se donner comme ça en spectacle à tout l'pays.

— Tais-té, Jeanneton, fit le vieux suffoqué, tu me ferais faire des bêtises... Me trainer d'ivrogne, moi qui ne mets jamais les pieds dans un cabaret, si c'est Dieu possible !

— Tu me traites bien de bavarder à tout bout de champ...

— Mais, mé, j'ai raison. Car t'es plus bavarder qu'une pie borgne, ta langue n'arrête pas de jacter, al' tourne, que c'en est censement pire que la roue du moulin. Qué qu' tu f'ais core c' tantôt que j'ai trouvé la porte fermée en rentrant des champs. T'étais core en train de bavasser, plutôt que de t'occuper de faire la soupe pour c'oïr.

— Ah ! j'étais en train de bavasser, comme tu dis ! En bi n ! à partir d'aujourd'hui, tu m'entends, vieux cuileux, je ne desserrerais plus les dents, nous verrons bien qui se lassera le plus vite de nous deux.

Et, forte de cette résolution héroïque, qui mettait fin pour longtemps sans doute à toute di-pu-e, la mère Jeanneton se rencogna dans la cheminée.

Tout fier du résultat obtenu, le vieux Fouessant retira méthodiquement ses gros souliers ferrés, les remplaça par une paire de galoches et de chaussons bien chauds, attacha à un clou son vieux chapeau de feut e rougi et bossué par l'usage et les pluies de quinze hivers au moins, puis ainsi à son aise, il vint se placer à son tour dans l'autre coin de la vaste cheminée, attendant la soupe, qui main enant commençait à roucouler doucement et repandait d'alléchantes odeurs.

Un lourd silence plana dans la maisonnette,



scandé par le tic-tac régulier du balancier de cuivre de la vieille horloge.

Cinq heures sonnaient à peine, c'était le moment où sans s'en rendre compte, le père Fouessant était le plus heureux de la journée. Courbé du matin au soir sur la glèbe, travaillant toujours seul son petit bien, il jouissait de l'hiver en dodelinant, apaisé par la bonne chaleur de l'âtre après les cruelles morsures de la bise.

Il y avait aussi une chose que le bonhomme ne savait pas, c'est qu'à la veille il epronvait plaisir, lui le silencieux, à qui on n'eût pas arraché vingt paroles de suite, à écouter les histoires du village, les menus caucans qui défayent la chronique du moindre ham-au. D'un caractère sombre et taciturne, avare de ses mots, il admirait le bavardage incessant de sa commère, dont la langue se traînait certes mieux que la roue du moulin.

Pourt-ét e, en regardant bien au fond de son âme, eût-on trouvé une certaine vanité à l'endroit de la vieillesse commandée de sa vie, pour cette loquacité qui lui faisait défaut à lui, et qu'il s'expliquait difficilement.

Fidèle à son serment, la mère Jeanneton gardait un mutisme obstiné, cependant que la lôt trottait menue à travers la pièce à la recherche d'une assiette, d'un pot, tantôt accro-pie devant l'âtre et gonflant les joues pour souffler de toute la force de ses poulmons le bois humide qui ne flambait pas, elle coulait du côté de son conjoint un œil irrité et malicieux à la fois.

Lentement, les minutes s'écoulaient et le silence de plus en plus profond n'était troublé que par la voix du vent, gémissant au dehors en violentes rafales ou le miaulement tri-te d'un des deux grands chats maigres qui rôdissaient devant le foyer en attendant l'heure de la pâte.

La soupe enfin sur la table, les deux vieux mangèrent en silence, prolongeant à dessein leur frugal repas, sans parvenir à cacher leur réciprocque malaise.

Enfin, ils gagnèrent leur lit, sans s'être adressé la parole.

Quatre jours durant, la même scène se renouvela avec peu de variantes ; le père Fouessant rentrait à la nuit tombante et restant jusqu'au dîner accroupi sur lui-même au bord de sa chaise.

Jamais il n'aurait cru sa femme capable de tenir aussi longtemps. Elle doit se dédommager dans le jour, la gredine, songeait-il.

En attendant il s'embêtait ferme. Lui, qui d'ordinaire se faisait un plaisir de rentrer au logis il en était venu à flâner en route, à s'arrêter à regarder des choses insignifiantes sur le chemin pour tuer le temps. Même, il avait essayé deux fois d'un bout de conversation avec un voisin, mais les mots ne lui venaient pas, ce n'est pas pour rien qu'on l'appelait l'Ours et personne ne recherchait la compagnie d'un homme qui cinquante années durant s'était tenu à l'écart des autres.

Tout en piochant dans le jour, il cherchait un moyen de faire revenir sa vieille Jeanneton. Là



matinée était obstinée, lui aussi, il avait bien songé à faire les premières avances, mais outre que cela lui repugnait il n'était pas bien sûr du résultat ; jamais sa femme ne s'était encore montrée à lui sous ce jour, il ne savait plus, il perdait la tête.

Enfin, le soir du cinquième jour qui se trouvait un samedi, le père Fouessant entra comme de coutume au logis, mais en essayant de dissimuler un éclair de malice qui brillait au fond de ses yeux chafouins.

Après s'être débarrassé comme de coutume de ses gros souliers, de son vieux chapeau, il prit à pleines mains le chandelier de fer où achevait de brûler avec lenteur une fuligineuse chandelle des douze.

Lentement, toujours sans dire un mot, il se dirigea vers la buanderie, dérangea méthodiquement les pots de grès qui en garnissaient les planches, les retourna, les flaira avec un hochement de tête d'inquiétude.

De là, il passa dans le bûcher, souleva quelques fagots, puis revint dans la pièce principale.

Il ouvrit l'armoire au linge, la vida rayon par rayon, replaçant les objets au même endroit qu'ils occupaient auparavant. Ses recherches n'aboutissaient toujours à aucun résultat.

En désespoir de cause, il s'en vint vers le lit, recula la pailasse, les matelas, dérangea les oreillers ; il s'accroûp à quatre pattes et longuement explora des yeux le sol en terre battue.

— Que peut-il bien chercher avec tant de soin ? se demandait pendant ce temps Jeanneton intriguée au delà du possible.

Le père Fouessant avait souffié sa chandelle en se relevant. La pièce n'était plus éclairée que par la flamme dansante des margotins et des sarments entassés sous la marmite à crémallere,

Le visage du vieux paysan semblait porter des traces d'inquiétude.

— Aurait-il pédu sa bourse ? se demandait encore Jeanneton, mais non, cependant, je la lui ai vue en renrant ; d'ailleurs il ne porte jamais que quelques sous sur lui et il n'aurait pas été pour cela démolir mon armoire à linge. Qu'est-ce qu'il peut bien trafiquer, le vieux sacré !

Le vieux sacrifiant, pour le moment enlevait le couvercle de la marmite et regarda minutieusement à l'intérieur à la clarté d'une brindille enflammée. Puis soudain il reposa le couvercle, saisissant un parément de fagot et en assénait un coup formidable sur les reins d'un chat maigre, qui s'enfuyait la queue en trompette, en poussant des miaulements affreux.

Cette fois la patience de la mère Fouessant était plus qu'à bout.

— Me diras-tu ce que tu cherches depuis une

heure, vieux fou ?

Très calme, l'air froid, à peine une imperceptible lueur dans ces petits yeux de paysan, il répliquait :

Ce que je cherche, ce que je cherche, pardine, c'est pas malin à deviner et il y a beau temps que j'aurais dû le trouver. Je cherchais ta langue que t'as perdue il y a huit jours et comme je ne la voyais pas nulle part, j'ai cru un moment que le chat l'avait mangée...

Vieille bête! vieux bruit! si tu ne pouvais pas te dispenser d'assommer ce pauvre animal qui ne t'avait rien fait, une belle malice...

Pardieu non! mais je suis content de voir que tu utilises, les économies que t'as faites dans ta cuisine.

En très digne, sûr à présent de la victoire, le père Foucault se mit à table en maître,

— Jeanneton, ordonna-t-il, apporte la soupe et... fais-toi!

CALVET.

LES PETITS PATÉS

Mon oncle Durieu, ancien inspecteur des eaux et forêts, haut comme un chêne — un petit chêne — ventru comme un foudre — un petit foudre — et bonru comme un sergent de ville — un peu moins qu'un sergent de ville cependant — avait eu l'amabilité de m'offrir cette année-là, aux vacances, gîte et couvert en son castel de Combs-la-Ville, petite mais agréable commune à trois quarts d'heure de Paris, située entre Brunoy, patrie de Tatin, et Melun, patrie d'Amyot. — Ceci dit en passant, pour ne point laisser dans l'ombre les deux seules gloires dont s'enorgueillissent ces deux villes.

Donc, cette année-là, mon oncle Durieu m'avait accordé l'hospitalité : était ce comme je l'avais tout à l'heure, amabilité ou simplement convenance, obligation d'abriter, son tour échéant, le pauvre orphelin que je suis devenu, vers l'an septième de ma pauvre vie? Je ne sais, mais je veux p-cher vers la première hypothèse, par respect pour sa mémoire, par devoir, et par amour pour quelqu'un, pour quelqu'un plutôt, dont je vais parler.

Mon oncle possédait une fille, ravissante blonde de treize ans, sur laquelle se concentraient presque toute son affection; presque : car son humeur sauvage, un peu, et rarement encline aux caresses, se lénifiait, s'adoucissait en faveur d'un méchant ouistiti, dont quelque douairière de sa connaissance avait jugé bon de lui faire cadeau. Ses colères se déchaînaient parfois contre sa fille, souvent contre moi, contre le singe jamais.

Et pourtant! Je n'établirai pas d'outrageux parallèle. Je comprends que l'on ait « des faiblesses » pour un chien, un chat, animaux dociles, peu tapageurs... et bons! Mais voir toutes solitudes permises à un hideux babouin, entendre et n'entendre que l'éloge d'une bête grimaçante, voleuse, piailleuse, grincheuse, malpropre, gourmande, sournoise et lâche : j'en étais et j'en suis encore tout dérouté.

Je le détestais, ce ouistiti, qui déchirait mes livres, me tirait les cheveux, fouillait dans mes poches, et en exhibait, aux moments les plus inopportuns, tout ce que l'on me prohibait, et tout ce que j'y cétais, par conséquent. Je le détestais, et ma cousine l'eut de même hait, si elle avait été susceptible de haine; si ses yeux, si bleus, si beaux, si doux, avaient pu trahir d'autres sentiments qu'une angélique bonté.

Des mon arrivée, mon oncle m'avait assigné le rang que je devais tenir à son foyer. Il me donnait pour camarade sa fille, et me livrait en pâture à son favori.

— Je te prévois, mon garçon, que je suis soucieux, par-dessus tout, de ma tranquillité.

Sa tranquillité! Avec le singe!

— Tu me feras plaisir, avait-il ajouté, de l'introduire chez moi aucun des galopins avec

lesquels tu pourrais te lier au dehors. Tu ne sortiras d'ailleurs que le moins possible — et toujours avec mon autorisation, n'est-ce pas? Le parc est assez grand; tu t'y amuseras, tu t'y promèneras avec Jeanne, quand il fera beau. Quand il pleuvra, vous vous installerez dans la salle de billard : et pas de bruit. Je n'entends pas que tu caracoles sur des manches à balai! Je te permets de jouer avec Emile. (Pourquoi donc, ô Littré! ce nom au ouistiti?) mais sans l'agacer, sans le taquiner : il est habitué aux bons traitements et, d'ailleurs, une bête n'est pas un souffre-douleur! Voilà! tâche de ne rien oublier! A la première infraction!...

Et son pied, soulevé par une brusque détente du jarret, m'indiqua la porte, tandis que, sur le dos de sa main gauche, la paume de la droite s'abattait avec un bruit de gifle, qui me fit moins peur que honte pour lui et pour moi.

Je n'eus garde de contrevenir à ses ordres, et je n'y aurais pas eu grand mérite, n'étant pas, non plus que Jeanne, d'un naturel tracassier et turbulent, si le maudit singe, jaloux de ma présence sans doute, m'avait pris à tâche d'abuser de ma patience.



Il ne se passait pas une journée sans que son imagination malicieuse ne s'ingénât à me créer quelques tourments : mon oncle me recommandait il une tenue sévère pour m'emmener avec lui chez des amis, Emile ne trouvait rien de mieux que de venir poser ses pattes poudrées sur mon épaule; brosse, astiqué derechef, j'étais décoiffé tout à coup, et mon chapeau s'en allait essuyer un tableau, ou se percher sur le fronton poussiéreux d'un buffet ou d'une armoire; habillé une heure avant le moment fixé, j'étais de ce fait, régulièrement en retard, et, régulièrement aussi, mon oncle m'accablait d'objurgations et de reproches.

Si je mangeais des fruits, poires, pommes ou cerises, Emile en soustrayait sa bonne part, et en écrasait une partie sur la table ou sur le plancher. La domestique se fâchait, criait; et j'étais accusé d'incivilité ou de maladresse.

Contre tous ces inconvénients, dont mes quinze ans exagéraient l'importance, je n'avais qu'un refuge, qu'une consolation : Jeannette, ma jolie cousine, qui me plaignait et me défendait, me protégeait et ne craignait même pas d'intercéder pour moi.

Au si mon amitié s'accroît-elle rapidement avec ma reconnaissance : je me déshabituai vite de la considérer comme la compagne de mes jeux; elle devint ma confidente, la confidente de mes rêves et de mes soucis, l'unique dispensatrice de mes joies; elle remplait à elle seule toute la place creusée dans mon cœur par l'indifférence et l'abandon.

Mais le chapitre des mutuelles confessions fut bientôt épuisé. A mesure que se resserrait notre intimité, la continuité de nos relations fournissait moins matière aux causeries qui en avaient marqué les débuts. Les promenades à travers les sentes du parc, où nous avions hâte de nous rencontrer pour échanger nos menus secrets, et qui, tout d'abord, n'étaient qu'un long et diffus bavardage, ne tardèrent pas à se couper de silences où, tout le premier, je m'étonnai de ne sentir pénétrer nul ennui; j'éprouvai, au contraire, tandis qu'elle marchait, muette et réfléchie à mes côtés, un inexplicable ravissement à reposer en cachette mes yeux sur elle, à la frôler de mon regard, à n'être pas troublé dans les pensées qu'elle me suggérait.

Quelle était la nature de ces pensées? Je serais bien en peine de la définir aujourd'hui, mais je suis bien certain que si j'avais dû alors révéler à un condisciple ou à un ami mes intimes préoccupations, je les aurais sottement dénaturées pour ne point avoir à rougir de leur honnêteté et de leur candeur.

Oui, cousin! N'opposez pas le présent au passé : j'ai bien dit candeur, et je ne m'en dédis pas. Vous aimiez-je alors autant ou moins qu'aujourd'hui? ou davantage?

Je vous aime beaucoup puisque, de ces heureux moments, il ne me restait que l'idée d'une souffrance, la souffrance que j'éprouvais à ne point oser tout vous dire.

Que de romans n'édifiai-je pas, que de puérils artifices ne songeai-je pas à employer, pour vous faire comprendre ma peine et m'épargner cet aveu! Que d'audacieux serments dissipèrent et réduisirent à néant ces seuls mots : « Bonjour, moutard! » par lesquels me saluait « devant vous » l'oncle Durieu, le matin, au sortir de sa chambre.

Moutard! Moutard... et gamine (car ma cousine n'avait pas droit à plus d'égards), refrain humiliant qui, sans cesse, réfrénait mes juvéniles ardeurs.

Et puis, peu à peu, la monotonie de ce culte, par trop discret, m'avait lassé : j'aurais craint que ma taciturnité ne passât pour de la sottise, et j'avais cru de tactique habile d'abandonner mon rôle de soupireur.

Las! que faire à quinze ans, à moins qu'on ne soupire!

Rire et chanter, baguenauder et courir!

Mais je m'aperçus, qu'en acceptant de reprendre nos jeux, j'avais fermé la porte aux sentiments, et, comme s'approchait l'époque de la rentrée, je me résolus, coûte que coûte, à briser mes vainesseaux. Puisque ma langue trahissait mon courage, je n'avais pas le choix des moyens : une ultime ressource me restait : écrire! Je lui écrivais, me jurai je, ou je ne suis qu'un insigne et misérable poltron.

Précisément, le dimanche qui suivait cette énergique détermination, je devais accompagner mon oncle à la chasse. Jeanne, affranchi de toute gêne par notre absence, aurait le loisir de goûter ma prose, de se recueillir et... de me répondre, peut-être! L'attente et l'espoir de cette réponse me grisèrent d'allégresse.

Nous étions alors au vendredi. Prévoyant qu'une série d'épreuves et de tâtonnements précéderait à la rédaction définitive de mon épître, je pris le prétexte d'une migraine, pour monter à ma chambre après déjeuner.

J'avais déjà barbouillé et brûlé deux ou trois feuilles de papier, et je venais de trouver enfin ma formule initiale, quand un gratta à ma porte.

En même temps, j'entendis mon oncle gronder dans l'escalier :

— Ouvrez donc à Emile! Voilà une demi-heure qu'il gambade à ta porte.

Une demi-heure! il l'exagérait, le cher homme. J'avais grande envie de me jeter sur mon lit et de simuler le sommeil. Un nouvel appel ne me laissa pas le temps de mûrir ma ruse.

— Ouvrez donc!

Je m'exécutai.

— Non, monsieur le comte.
— Elle est partie seule?
— Oui, monsieur le comte.
— Vous ne me ferez pas croire cela Fleurette.

— La jeune fille rougit et ne répondit pas. Elle baisait la tête en tortillant, avec embarras, les coins de son tablier.

— Ecoutez, Fleurette, reprit le jeune homme, dites-moi la vérité... Votre maîtresse est au château, n'est-ce pas?

La jeune fille fit un signe de dénégation.

— Ne dites pas non... je le sais... j'en suis sûr... Mais j'ai besoin que vous me le répétiez... pour... pour... une surprise que je veux lui faire.

Tout en parlant, il glissait dans la main de Fleurette une pièce d'or, Fleurette repoussa doucement la pièce.

— Monsieur le comte n'a pas besoin de me donner d'argent, murmura-t-elle. J'ai dit la vérité. Madame n'est pas au château.

— Au moins, poursuivit le comte dépité par son échec, vous savez quand elle reviendra?

— Madame ne me l'a pas dit.

Et pour couper court à l'entretien, l'incorruptible Fleurette, qui semblait mal à l'aise sous le regard inquisiteur de M. de Kerhor, dessina une seconde révérence, encore plus profonde que la première, et s'enfuit en courant, du côté du château.

Allons, il était écrit qu'il ne saurait rien! cependant la vue de Fleurette avait eu un résultat, celui de donner un corps à ses soupçons. Quelle apparence de Mme Deschanoy, habituée aux soins de sa femme de chambre, se fût privée de ses services et de sa compagnie pendant son voyage! La présence de Fleurette aux Estournettes n'était-elle pas un indice de la présence de la châtelaine?

— Comment savoir?... comment savoir?... criait-il avec désespoir.

Emile entra en gambadant, se fixa sur la cheminée pour se gratter, tandis que j'étais en train de refermer, sur mon oncle, l'hublot de son cabinet. Emile me parut être dans de pacifiques dispositions; il me regarda m'asseoir et calligraphier avec une parfaite indifférence.

L'hypocrite!

Cette interruption avait sans doute délassé mon esprit, car maintenant mes phrases coulaient d'abondance; je noircis de verve une page, deux pages, trois pages, cela marchait tout seul : j'étais ravi. A la fin, une légère hésitation suspendit ma plume. Heureusement, une banabité me secourut. Je demandai grâce pour mon audace, je protestai de mon respect et j'apposai ma signature dans un paragraphe majestueux.

Emile n'avait pas bronché.

Fier de mon œuvre, je la relus, puis je la glissai dans une enveloppe que je m'appropriais à sceller, quand, subit ment, elle passa de mes mains dans celles d'Emile, qui, avec un cri de joie, sauta d'un bond sur le baldaquin. La soustraction s'était opérée avec une telle prestesse, que je demeurai stupide une grande minute, avant de bondir sur mon vo eur. Je n'avais pas posé le pied sur le châlit, que le pendard me narguait, déjà réinstallé près de la pendule... Que faire? Mon impuissance éclatait : jamais je ne parviendrais à le saisir. Je tâchais de capter sa complaisance par des politesses, je l'interpellai mielleusement :

— Emile, mon petit Emile! Viens donc!

Je lui montrai du sucre, une cigarette (il adorait le tabac) :

— Qui est-ce qui a du sucre, qui est-ce qui a du tabac pour Emile?... Allons! Viens vite!

Il ét it incorruptible.

Je lui tendis une glace de poche, son jouet de prédilection qu'il me subtilisait d'ordinaire dix fois par jour : il se chatouilla l'œil avec sa queue. Je m'étendis sur le tapis de tout mon long et je ronflai : il ne daigna pas me réveiller.

De guerre lasse, je lui sacrifiai ma dignité : je m'abaissai, je grimaçai, je me grattai même pour l'amadouer : il colla son oreille au cadran et écouta le tic-tac avec une imperturbable attention.

La moutarde me montait au nez : j'en pleurais presque.

Je m'approchai de lui vivement, en lui intimant l'ordre d'obéir :

— Emile, veux-tu me rendre ça?

Il me repoudrit :

— Chrrr!

Et gagna le ciel de lit.

— Canaille!

Je tremblais de rage; en un clin d'œil, j'entendais mes bottines et je m'élançai :

— Attends, va! si je t'attrape!

Il ne m'attendait pas; je ne l'attrapai pas davantage.

Il me fallait cette lettre, cependant! Il me la fallait!

Je pris ma canne et je l'en menaçai :

— Chrrr!

— Emile!

— Chrrr!

— Emile!

Et, comme il passait à ma portée, mon bâton levé lui tomba sur les reins.

Il se mit à hurler, à hurler!

Je jetai à terre canne, sucre, cigarette, glace, en le suppliant, en le cajolant de loin, du geste et de la voix, pour le calmer; peine perdue. J'étais fou : je décrochai mon fusil.

— Emile.

J'allais le tuer pour le forcer à se taire et récupérer mon bien, lorsque, terrible, la silhouette de mon oncle s'encladra dans la baie de la porte, violemment poussée.

Tout de suite, Emile s'était réfugié sur l'épaule de son protecteur, et, gentiment, lui avait remis ma lettre.

— Ah! si j'avais osé la lui arracher!

— C'est pour ça, me dit mon oncle, tout ce vacarme!

Il allait à travers champs, gesticulait comme un fou, et les projets les plus saugrenus se succédaient dans sa tête où le feu de la fièvre commençait à s'allumer.

S'il forçait l'entrée du château? S'il escaladait les murs? Si...

Mais s'il se trompait? Si Madeleine était réellement absente? Quelle ne serait pas son indignation lorsqu'elle connaîtrait cette insolente violation de domicile!

Il s'arrêta soudain en se frappant le front...

Il avait trouvé!

L'homme, cet homme qu'il avait vu entrer par la petite porte du parc!... Cet inconnu, ce personnage d'étrange allure, s'il venait pour Madeleine, si c'était le duc, il reviendrait ce soir, sans doute!...

Hé bien, il allait l'attendre, l'épier! Ah! celui-là il saurait bien le contraindre à montrer son visage!

Bien avant six heures, il était à son poste. Le hêtre qui lui avait servi d'abri la veille ne lui parut pas une cachette suffisante. Il avisa, à quelques mètres de la petite porte, un épais buisson d'aubépine. C'est là qu'il alla se réfugier. Assis sur l'herbe, derrière ce rempart de feuillage, sa tête n'atteignait pas la crête du buisson. Il était complètement invisible.

Il attendit avec la patience d'un Peau-Rouge à l'affût, les yeux ardemment braqués dans la direction qu'avait prise l'homme la veille.

Une heure se passa.

Le crépuscule vint. Le soleil s'était couché derrière en rideau de nuages plombés qui montaient rapidement dans le ciel, chassés par le vent d'ouest. La brise fraîchissait comme à l'approche d'un orage.

Rien, il ne voyait toujours rien!

La nuit tomba tout à fait, une nuit opaque, sans lune, sans étoiles. Les nuages avaient maintenant envahi tout le firmament. L'obscurité était profonde. Le comte redoubla d'attention, se

FEUILLETON

LA GUÊPE

PAR

Michel THIVARS

IV

Questionner un laquais! Voilà où il en était arrivé après une nuit d'insomnie, nuit d'angoisses et de tortures. L'étiquette, le décorum? Il s'en souciait bien, vraiment, dans sa fièvre de savoir s'il avait été abusé ou non, la veille, par une ressemblance. Germain devait être en mesure de le tirer d'incertitude. Il interrogeait Germain. Il eut interrogé le diable.

— Je ne saurais dire à Monsieur le comte, expliqua le valet de chambre, Monsieur le duc est sorti après dîner, vers six heures et demie, sans dire où il allait et il est rentré très tard, entre onze et minuit. C'est pourquoi, mon cousin François étant libre pour toute la soirée...

— C'est bien. Allez!

Germain ne se le fit pas dire deux fois et s'éclipsa ravi d'en être quitte à si bon compte.

La porte refermée, M. de Kerhor murmura à

avec colère :

— C'était bien lui!

D'ailleurs, il allait en avoir le cœur net. Il voulait connaître la vérité, coûte que coûte, dût en scandale en résulter.

A mi i, il sonnait à la grille des Estournettes.

— Madame Deschanoy?

— Madame est absente, elle est en voyage...

dit le concierge qui avait respectueusement retiré sa casquette à la vue du jeune homme.

— En voyage?... ah!... fit M. de Kerhor en feignant l'ignorance. Et voilà longtemps qu'elle est partie?

— Heu... non, hier... hier matin, je crois.
— Vous n'en êtes pas plus certain que cela? vous avez dû cependant ouvrir la grille pour le passage de sa voiture?

— Non... Madame sera peut-être sortie par la porte des remises ou bien, à pied, par une porte du parc.

— A pied, ce serait étonnant!... Et vous êtes sûr qu'elle n'est pas revenue, qu'elle n'est pas au château?

— Ah! dame, écoutez donc fit le concierge que toutes ces questions commençaient à impatienter, je ne peux pas vous en dire plus long, moi. Hier matin, le valet de pied est venu, de la part de madame, me dire : « Madame part en voyage » Bon! que je me suis dit, madame part en voyage, suffit!... On aura l'œil à la grille... Voilà tout ce que je peux vous dire!...

Evidemment, celui-là était de bonne foi. Il ne disait rien parce qu'il ne savait rien. Le comte jugea inutile de poursuivre un interrogatoire qui n'aboutirait à aucun résultat et s'en alla.

Il n'avait pas fait cent pas sur la route qu'il s'arrêta surpris :

— Quoi, vous, Fleurette?...

Fleurette, la femme de chambre de Mme Deschanoy, était une jeune fille de dix-huit ans, au moins éveillé. Elle revenait du village et rentrait au château, le panier au bras. La rencontre du jeune homme sembla la contrarier vivement; néanmoins, elle s'arrêta et répondit par une belle révérence.

— Mme Deschanoy est-elle donc revenue de voyage, demanda-t-il?

— Non, Monsieur le comte.

— Et vous êtes ici? Vous n'avez donc pas accompagné votre maîtresse?

Je bégayai :
— Lettre !... ami !... Émile !...
— Tiens ! tiens ! fit-il en voyant la suscription. Qu'est-ce que cela signifie ?
Une sueur froide glissa de mon crâne à mes talons : il avait tiré le papier de l'enveloppe, et parcourait mon épître, en la ponctuait à sa façon :
— Eh bien ! c'est du joli !... « Cousine aimée » Sacripant ! Gredin !... « Voire cher père ! » Voyez-vous ça !... « Mes jours et mes nuits. » Vraiment, va-t'en !... « Mon bonheur. » Scélérat !
« Pour la vie. » Polisson !...

Je m'attendais à être écharpé.
Quand il eut fini, il éclata de rire.
— Espèce d'avorton, fit-il, tu es trop bête ! Reste-là, je vais revenir !
Quel châtimement exemplaire voulait-il m'infliger ? Me renvoyer au lycée, probablement. En toute sincérité, j'aurais préféré la bastonnade et rester auprès de Jeanne.

Un quart d'heure après, il était de retour :

— Suivez-moi, bébé !
Bébé ! Je ne comprenais pas !
Il me conduisit devant le perron, et me désigna, posés sur un tas de sable, un seau et une pelle minuscules, tels qu'en ont les enfants dans les squares.
— Voilà, Bébé ! scanda-t-il... Fais des pâtés.

Ah ! je le dévisageai.
— Ça ou les écrivures, reprit-il. Des petits pâtés ou des écrivures, à ton choix ! Et ne t'arrête pas : il m'en faut cinquante d'ici au dîner. Sois sage, bébé !

Et il s'éloigna.
Je n'étais pas le plus fort, et, d'ailleurs, la punition ne me semblait pas féroce ; je m'accroupis et j'accrochais des petits pâtés.

J'avais compté sans mon hôte.
J'en étais au vingt-cinquième, quand je le vis s'avancer, tenant d'une main ma cousine et Emile de l'autre. Mon cœur se serra : je crus que j'allais défaillir.

— Tu vois, Jeanne... ton cousin... Il fait joujou ! joujou !... Où en sommes-nous ? me demanda-t-il narquois.

L'effet fut autre que celui qu'il avait prévu.
— Mais c'est très gentil, ça ! Je vais aider mon cousin, dit Jeanne.

Bref ! ce regard de mon oncle !

— Qu'est-ce que ? Qu'est-ce ?...
Il ne put articuler davantage. Ses yeux s'injectèrent, son cou se gonfla, son poing se leva. Jeanne et moi, nous nous enfûmes épouvantés.

Le lendemain, un domestique me reconduisit au lycée.

Mais, avant de partir, j'aperçus, derrière un rideau, le visage de ma cousine, qui me souriait à travers des larmes...

Chère amie ! Je vous vis pleurer deux fois encore... — T'en souvient-il, Jeannette ? — Le jour de notre mariage, et le jour où, dans notre jardin, nous contemplâmes notre enfant, notre Maurice, en train de façonner, lui aussi, des petits pâtés...

Albert DELVALLÉ.

Quelques combles

Le comble du scrupule chez un cavalier : Refuser de boire dans un verre à pied.

Le comble de la tendresse : Embrasser l'horizon.

Le comble de l'exigence pour un musicien : Vouloir écrire un air de chasse sur une portée... de fusil.

prunelles agrandies comme celles d'un chat s'efforçait de transpercer l'épaisseur des ténèbres, mais il ne distinguait toujours rien, rien, rien !...

Enfin, son oreille aux aguets perçut un léger bruit, le bruit de pas sur la mousse. Les pas se rapprochèrent.

Le comte s'était levé sans bruit, et avec d'innombrables précautions il avançait, lui aussi, vers la petite porte. Quand il n'en fut plus qu'à deux mètres environ, il s'arrêta. L'inconnu était tout près de lui ; sa noire silhouette se profilait vaguement dans l'obscurité.

M. de Kerhor allait s'élançer... Non pas encore. Encore une minute !...

Il entendit l'homme heurter la porte du doigt, il entendit le grincement du guichet qui s'ouvrait et une voix étouffée questionnant :

— Est-ce vous ?

— Oui, murmura l'homme.

— Entrez vite !... reprit la voix. Madame vous attend avec impatience.

Le pêne joua dans la serrure... Alors le comte bondit comme un tigre, sa main s'abattit sur le bras de l'inconnu et se resserra comme une tenaille de fer... sa voix tonna :

— Arrêtez !...

Un cri perçant de femme, une courte lutte de quelques secondes le claquement de la porte qui se refermait violemment...

L'homme lui avait échappé !

Dans le parc retentissait maintenant le galop de sa course précipitée et des clameurs d'épouvante. C'était Fleurette qui lançait à toute volée un appel éperdu :

— Au secours ! au voleur ! à l'assassin !...

M. de Kerhor s'acharna furieusement contre la porte, ivre de colère, sa main s'abattit sur le bois, usa ses ongles au fer de la serrure. La porte massive résista. Les murs trop hauts défiant toute tentative d'escalade. Sa voix clama, étranglée par la rage : « Lâche !... le lâche !... le lâche !... » Rien ne lui répondait que

Bals Masqués



— Je me suis mis en polichinelle... c'est curieux... il y a des gens qui me prennent pour un député.

Je sais où vous habitez...

— Bah !

— C'est-y pas au Jardin des plantes dans la fosse aux ours ?



— Qué qu'tu fais là...

— J'attends ma voiture !

— L'pauvre à salade alors !...



— Comment ! à votre âge, au bal de l'Opéra

— C'est ici qu'il y a trente-cinq ans j'ai rencontré ma femme...

J'y viens par souvenir !

Histoire de voleurs

Les fellahs sont les parias de l'Égypte ; même tyrannie, mêmes misères. Bête de somme, disent les grands, dont ils sont, pourtant, quoi qu'on en pense, les frères en humanité.

Dans les combats de la vie, les grands se sont emparés de toutes les armes ; mais, comme il faut vivre et lutter, les misérables ont trouvé le moyen d'en forger deux : le mensonge et la ruse ; chose singulière, les grands ont crié partout que la lutte n'était pas loyale.

Maintenant, si vous obligez quelqu'un à ne chercher ses moyens d'existence que par le mensonge et la ruse, vous aurez fait un voleur.

Cependant, je dois dire que ceci est un peu hors de propos et n'a qu'un rapport très vague avec mon histoire.

A la foire du Caire, un Arabe venait d'acheter un cheval. Pour ne pas fatiguer sa bête, il la ramena chez lui en la tirant par la bride, et comme notre Arabe était un vrai croyant, il égrenait pieusement en sa route son chapelet, fut de n'y avoir d'olives, et marmottait les versets du Coran.

Deux fellahs voleurs qui le rencontrèrent décidèrent de s'emparer du cheval : — adroitement ils détachèrent la bête ; puis ils mirent tous

deux la bride à leur cou, l'un pour suivre l'Arabe, en remplaçant le cheval, l'autre pour dévaler au plus vite, après l'avoir enfourché.

Absorbé dans ses prières, l'Arabe ne s'aperçut pas tout d'abord du vol dont il venait d'être victime. Mais arrivé à sa demeure, il se retourna pour voir sa bête et sa surprise fut grande, je dois même dire qu'elle fut extrême.

— La Alla ila Allah ! cria-t-il, il n'y a d'autre Dieu que Dieu.

Le voleur se mit à ses genoux et dit : « Salama Alikoun ! » Que le salut soit sur vous.

Puis ils s'assirent tous deux sur le bord de la route et le fellah voleur commença son récit en ces termes.

« Mon père est un homme pieux : c'est un Derviche tourneur. Un jour que j'avais bu de la liqueur des Roumis, que les gens de ma tribu appelle Araki, je m'oubliai jusqu'à me moquer de mon père et je le blessai dans sa vanité de tourneur, si non de Derviche, en lui disant qu'il pouvait mal tourner. Mon père me flanqua sa malédiction, puis d'un coup de pied au derrière et sa prière, sans doute, Mahomet me changea en cheval ; je fus attaché à une manivelle et obligé de tourner, toute la journée, autour d'un puits pour faire monter l'eau nécessaire aux habitants d'un village, près du Caire, et là, quand je tournais mal, je recevais des coups de matraque.

« C'était paraît-il ! une juste punition.

Puis, entendant de l'autre côté de la porte le souffle puissant d'un molosse qui l'avait dépesté et grattait le sol de ses ongles, il prit sa course à travers champs fou de rage, de désespoir et d'humiliation et jetant à la bise des paroles entrecoupées, serments de haine et de vengeance.

Il rentra chez lui haletant, monta l'escalier comme un tourbillon, à la grande stupéfaction de la femme de charge et du valet de chambre, et s'enferma dans son cabinet. Germain qui s'était hasardé à le suivre fut congédié d'un geste farouche et se retira consterné — tellement le visage de son maître lui parut pâle et défait — et presque effrayé par l'expression bagarde de ses yeux.

Dès qu'il fut seul, le premier soin du comte fut d'examiner avec soin le chapeau qu'il avait ramassé. C'était un chapeau de soie, de forme élégante, dont l'intérieur portait, gravée sur le satin de la coiffe, l'initiale de son propriétaire. C'était un S.

— Subervielle, traduisit-il.

Et il ajouta avec douleur :

— Ah ! je n'avais pas besoin de cette dernière preuve !

Les heures ont passé. La nuit poursuit son cours. Tout est muet, tout dort sous le grand ciel noir. C'est le silence profond de la campagne. Parfois le clairon d'un coq sonne sa fanfare à laquelle, dans le lointain, répondent d'autres fanfares. Puis tout retombe dans un morne assoupissement. Sous le grand ciel noir tout dort !

Dans la chambre du comte, éclairée par la lueur d'une lampe posée sur la table de travail, nul autre bruit que le tic-tac monotone de la pendule... tic-tac... tic-tac... et le tintement clair du timbre pointant les heures... drinn... drinn... Mais voici qu'une plainte s'élève, une plainte intermittente, lugubre comme celle qu'entendent les cierges veillant au chevet d'un mort regretté... C'est le comte de Kerhor

« Mon supplice devait durer trois mois ; ces trois mois expirèrent aujourd'hui, et voici comment je suis redevenu un homme. »

L'Arabe resta quelques instants pensif. « Allah Kerim, Dieu est compatissant ! dit-il. Retourne près de ton père et ne te moque plus de lui »

Quelques jours après, cependant l'Arabe revint au Caire pour acheter un cheval et, parmi les animaux exposés aux regards des acheteurs, il reconnut celui qu'on lui avait précédemment vendu. Alors il s'approcha doucement de lui et, lui mettant la main sur la tête, il lui dit : « Comment, malheureux, tu l'es encore moqué de ton père ? » La bête tourna son gros œil vers son interlocuteur et aspira l'air ambiant dans une puissante dilatation des naseaux.

L'Arabe s'éloigna, croyant avoir compris.

A. DUTILH.

VARIÉTÉS

Les bals masqués.

L'origine de ces bals remonte à la Renaissance ; ils furent imaginés par le chevalier de Bouillon, fils de Marie de Mancini, pour distraire le régent. En récompense, de Bouillon reçut le titre de prince d'Auvergne et une pension de 6,000 livres.

Le premier bal masqué eut lieu le 2 janvier 1716. Une ordonnance de police disait qu'on ne pouvait y aller qu'en payant un droit de cinq livres ; il était défendu d'y porter aucune arme, ni d'y commettre aucune insulte ni indécence.

Ces bals eurent une telle vogue que l'on en donna trois par semaine. Cet engouement augmenta encore dans le commencement du règne de Louis XVI. Les divertissements disparurent avec la Révolution, pour reprendre avec une nouvelle ferveur sous la Restauration et sous l'Empire.

Avant d'être inaugurés à l'Opéra, les bals travestis et masqués n'avaient lieu qu'à la cour et chez les grands personnages.

Aujourd'hui, le bal de l'Opéra a beaucoup perdu de sa gaieté. Les déguisements y sont beaucoup moins nombreux, et cependant il y a toujours une énorme affluence de curieux et d'étrangers, grâce à plus de deux mille billets distribués gratuitement.

On n'y trouve plus cette furia, cet enthousiasme qui distinguait les bals Musard. Dans ce bon temps, c'était un enivrement, une folie générale. On y dansait des quadrilles célèbres, entre autres le quadrille de la *Chaise cassée*, parce qu'à un certain moment, à l'orchestre, on cassait une chaise. Cela n'avait ni rime ni raison mais c'était le signal d'une danse échevelée. Lorsque la vogue de la chaise diminua, on tira un coup de pistolet, puis un coup de canon. C'était alors le délire de la frénésie. On criait, on gesticulait, et, comme finale, on portait Musard en triomphe autour de la salle.

Ce sont là des souvenirs du passé ; le règne de la folie siège ailleurs que dans l'immense salle du nouvel Opéra. Néanmoins, si l'entrain manque, on constate toujours un grand mouvement d'argent, qui se repartit, comme une rosée bienfaisante, dans le commerce de tous.

V

A la pointe du jour, M. de Kerhor sortit et ne rentra qu'à la nuit close. Il était toujours pâle, mais l'expression de son visage était froide et résolue.

— Germain, dit-il au valet de chambre, vous descendrez, ce soir, mes épées de combat.

Le laquais demeura bouche bée.

— Les é... pees ? balbutia-t-il ; monsieur le comte va donc se battre ?

Sans répondre, le jeune homme avait gagné la porte de sa chambre à coucher. Sur le seuil il s'arrêta :

— Ah ! j'oubliais ! fit-il. Germain, vous me réveillerez demain matin à cinq heures précises.

Puis il rentra dans sa chambre dont il verrouilla la porte, alluma lui-même sa lampe, s'assit devant la table et écrivit :

« Madame,

« Cette lettre vous sera remise après ma mort.

« C'est pour vous que je meurs, mais je quitte la vie sans regret, puisque vous ne m'aimez pas.

« N'ayez donc aucun remords et soyez heureuse.

« Adieu !... Ah ! vous ne saurez jamais combien je vous aimais !... Adieu, Madeleine ! »

En écrivant cette dernière ligne, sa plume tremblait.

(A suivre).

Le Ver de terre

D'après les naturalistes, le ver de terre lombric serait un animal calomnié; loin d'être nuisible ou même inutile, ce serait un de nos amis méconnus, un serviteur injustement dédaigné: ce serait enfin un oxe. Il remue le sol, et, en fabriquant infatigablement de l'engrais.

Pour apprécier et connaître l'utilité de cet insecte, il faut se rendre compte de sa manière de vivre, de ses habitudes, de ses occupations.

Les lombrics habitent des galeries souterraines qui s'enfoncent à peu près perpendiculairement dans le sol, quelquefois jusqu'à une profondeur de un à deux mètres. Quand le temps est humide, ils s'élèvent de leurs retraites et sortent de leurs trous durant la nuit.

C'est le moment le plus favorable pour les observer; c'est alors qu'on peut les voir, émergeant à demi de la galerie tandis que le reste de leur corps y reste engagé, promener de droite à gauche leur tête pour saisir et ramener à eux les débris organiques, feuilles et brindilles tombées à terre et que, par des mouvements de reptation ou mouvements de dilatation et de retrait de leurs anneaux, ils font pénétrer à une faible profondeur dans leurs trous. C'est à cette action des lombrics qu'il faut attribuer ce grand nombre de plantes, de ramilles, de feuilles que l'on rencontre fréquemment fichées en terre là où abondent ces annélides. Jamais, si ce n'est par une cause indépendante du ver, ces débris ne sont entraînés au fond des galeries, ils se décomposent sous la double influence de l'air extérieur et de l'humidité du sol, et, dans cet

état, deviennent la nourriture de l'insécte. Puisque nous connaissons la principale occupation des habitants, pénétrons maintenant dans la demeure. Celle-ci est, avons-nous dit, un tube vertical creusé dans le sol, où elle s'enfonce profondément, ne devant guère, mais quelquefois se terminant par une galerie ou couloir à peu près horizontal. C'est là que le ver reste tout le jour immobile, la tête dirigée vers l'ouverture supérieure, et déposant ça et là le long des parois de petits amas de matière noire qui, par l'effet des pluies, se répandent et se diffusent dans la masse de terre ou de sable. Cette matière noire est un engrais véritable, une substance riche en principes nutritifs pour les végétaux, car il suffit que la galerie d'un lombric soit abandonnée par son habitant pour que les racelles des plantes environnantes s'y insinuent,

s'y développent et s'assimilent la matière noire par l'intermédiaire des sucs de leurs racelles. Il y a donc dans cette production d'un humus, d'un terrain de première qualité, un premier travail utile accompli par l'humble ver de terre. Un second travail consiste à remuer le sol, à l'aérer, à faciliter sa pénétration par les principes vivifiants de l'atmosphère. Ces galeries nombreuses de lombrics, traversant le sol sur un grand nombre de points, le tamisent pour ainsi dire, l'aérent jusqu'à une grande profondeur, bien mieux que pourrait le faire le meilleur cultivateur et à des époques où la terre étant couverte de cultures, tout travail par la main humaine serait ou impossible ou trop coûteux; ces galeries ouvrent aussi des voies aux racines pour aller, en temps d'échec, chercher l'humidité qu'elles ne trouvent plus à la surface.

La Semaine Amusante, par Henriot



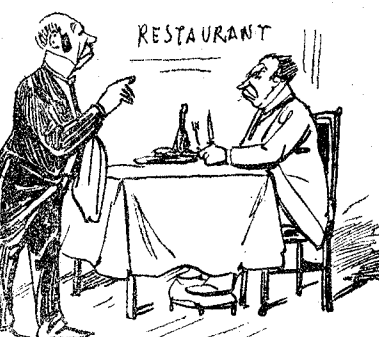
— Polisson, tu me bombardes de confetti malpropre.
— Eh bien... quoi... vous préférez recevoir des abus comme les Anglais!



— Eh bien, tu as envoyé demander la formule au député qui guérit tout le monde? Oui, mais il s'est trompé... il m'a envoyé une recette pour renverser les ministres.



— Dissipateurs! moi qui croyais que la hausse sur le papier allait diminuer le nombre des confetti.



— Monsieur a bien tort de se plaindre de son beefsteak: au moment de l'Exposition, le beefsteak sera encore plus cher et beaucoup plus mauvais.



— Tu fiches à la porte les gens qui viennent visiter l'appartement du premier? — Les bêtes... s'il n'est pas tout au mois d'avril, nous le louerons à notre compte pendant l'Exposition!

53, Boulevard de la Villette
PARIS
Bornibus
Sa MOUTARDE
Ses CORNICIONS mère Marianne

L'APIOL
DES DOCTEURS
JORET & HOMOLLE
PARIS
Rue de Rivoli 150, Faubourg St-Denis 100
APIOL
REGULARISE LES
EPOQUES.
EMPECHE
LES DOULEURS.
RETARDS, SUPPRESSIONS, etc.
Dose: une ou deux capsules matin et soir
FLACON 4/50 — DEMI — TOUTES PHARMACIES
POUR OBTENIR LES INSTRUCTIONS EXIGER L'APIOL des DOCTEURS JORET & HOMOLLE

RUBINAT-LLORACH MARQUE DE GARANTIE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.
ETIQUETTE JAUNE
ÉCUSSON ROUGE

CONSTIPATION
87, Rue Lafayette
SUPPOSITOIR HAUMEL
la Boîte: 3 fr.
la Boîte: 3 fr.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

ART DE TIRER LES CARTES (L'), illustré de nombreuses vignettes indiennes.
CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
MENUS (LES) de M^{re} Durand, contenant 336 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'avenir dévoilé par les lignes de la main.
ORACLE (L'), l'avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
LE SAVOIR-VIVRE, Manuel de la bonne tenue, des usages au monde et de la politesse.
HISTOIRES A SE TORDRE, par TRIBUN X AMISANTS (LES), récits cautes célèbres, joliment illustrés.

CHAMIONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.
CONTES DE FÉES, par Ch. Perrault, joliment illustrés.
FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
ROBINSON CRUSOE (LE) illustré.
ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. Denis.
PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. Denis.
LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime Aubert, illustré de nombreux dessins.
LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Alibaba et les Quarante Voleurs.

En vente chez tous les libraires
Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur
6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSE

ON MAIGRIT
Jeunesse éternelle et fermes des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE** du **D^r HOWLAND**, qui réveille toujours et réincommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adressé à **CHARDON, Pharmacien, 10, RUE ST-LAZARE, PARIS.**

ARÔME PATRELLE
Pomme au bouillon
Goût exquis et
belle couleur dorée.

LOTÉRIE
DES ENFANTS TUBERCULEUX
ORMESSON — SAINT-POL sur-MER
GROS LOT: 250.000 FRANCS
1 gros lot de 100.000 fr. | 1 gros lot de 50.000 fr.
1 | 20.000 | 10.000
Plus 1575 lots de 100 à 5.000 fr.
Tous les lots sont payables en argent
1^{er} TIRAGE: 10 JUILLET 1900
1 gros lot de 100.000 fr.
1 lot de 20.000 fr. | 3 lots de 5.000 fr.
520 lots de 100 à 1.000 fr.
Le Billet: 1 fr. 50. Le billet enveloppe, affranchi portant adresse p. le retour, on trouve des billets dans toute la France, chez les princip. déposit. de tabac, libraires, etc. (remise aux ma chands)
Le Siège du Comité: 35, rue Miromesnil, Paris.

VARICES
et MAUX de JAMBES immédiatement soulagés par les **BAS ELASTIQUES** de **CLAVIER**, Spécialiste breveté et seul fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.
D'une confection parfaite et d'une solidité garantie, ses bas sont toujours faits sur mesure et tiennent us une compression régulière sans occasionner aucune gêne. Demandez le prix courant envoyé gratis avec maillerie mesure.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
Faites usage de **VÉRITABLE PETROLE HAHN**
dont les effets sont merveilleux et l'emploi sans danger.
GROS: F. VIBERT, Lyon. ÉVITER LES SUBSTITUTIONS.

YEUX ET PAUPIÈRES
GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMME
de la **FEUVE FARRIER**
Exiger sur la couverture du Pot la Signature: **FARRIER**
Vendu dans toutes les Pharmacies.

QUINA BRUNO
BRUNO TAVERNIER, pharmacien, 36, quai Fulchiron, LYON

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G.
pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

A TOUS VOS ENFANTS
Faites porter **LE COLLIER RUSSE** du **D^r WIATKA**
préservatif du Goup. Maladies de la Gorge, etc.
Se vend partout. — M. R. RABLERIN, à TARARE (Rhône), l'envoie franco contre 2 francs.

SIROP ET PÂTE BERTHÉ
RHUMES, GRIPPE, MAUX de GORGE, INSOMNIES, Douleurs de toute nature.
SIROP, 3 fr.; PÂTE, 1 fr. 60. FUMOUZE, 78, Faub. St-Denis, Paris.

LES ASSURANCES SUR LA VIE

Un contrat d'assurance sur la vie n'est pas seulement, pour un père de famille, un acte de haute prudence: c'est aussi le meilleur et le plus utile exemple de prévoyance et d'économie qu'il puisse donner à ses enfants.

La Compagnie d'Assurances Générales sur la vie, fondée en 1819 (la plus ancienne des Compagnies françaises) envoie gratuitement les Notices et Tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande soit à son siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses Agents dans les départements.

POUDRE ROCHER LAXATIVE
Le flac. de 20 doses, 2 fr. 50
Contre la CONSTIPATION et ses conséquences
Le plus agréable et le plus efficace des laxatifs
GUINET, Ph^{re}, 1, rue Michel-le-Comte, Paris, et toutes Pharmacies

Avant. Après 3 jours **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches d'adulte, même à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 1 méd. d'argent, 1 méd. de bronze). Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu 10 fr. 50. Le grand pot, 21 fr. le double pot, 42 fr. 75. Mand. à J. Persel, ch. 145, r. St-Antoine, Paris.

ASTHME et CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE ESPIC**
Oppressions, toux, Rhumes, Névralgies. Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, la Boîte. Vente en gros: 24, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

JOYEUX VIVEURS & CHÂTEAUX
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illustr. réunis p^r 1900. Nour. trucs, farces, attraits, tours de physique, littérature, sorcellerie, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

REMÈDE DES APACHES
(pour 10 cent. par jour)
GUÉRIT
infailliblement et sans rechute
DOULEURS RHUMATISMALES GOUTTE
(Asthme et Migraines)
Brochure envoyée gratis sur demande
Dr FOURNOL
56, r. Lafayette, Paris

DRAGEES ÉRGOTINE BONJEAN
Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris.
EMPLOYÉES avec le plus grand succès
CONTRE
HÉMORRAGIES DE TOUTE NATURE

ACCORDEONS
BEAUX et SOLIDES
apparus en quelques jours
avec nouvelle méthode.
VIOLONS, P. STONS, MANDOLINES et GUITARES.
Demandez les Catalog. illustr. gratis.
AUBERT
8, rue des Carmes, Paris

détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — **50 ANS D'EXP^{rience}** — (Pour le menton, 3 fr. 50; pour la moustache, 10 fr., 6^{me} m^{se}). — Pour les bras, employer le **PILIVORE** (20^e et 10^e). **DUSSE**, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

TROIS GÉNÉRATIONS mortes d'apoplexie

On nous communique la lettre suivante :

Les Islets, près Narbonne.

Nous sommes tous énormes dans ma famille on l'on ne vit guère vieux.

Mon arrière-grand-père est mort à cinquante-quatre ans, après deux attaques. Mon grand-père fut de même foudroyé à quarante-trois ans, en sortant de table; quant à mon père, que j'ai perdu, il y a un an, d'apoplexie comme ses ascendants, bien que de petite taille, il pesait 133 kilos.

Tout d'abord, j'espérais échapper au mal héréditaire. A vingt ans, j'étais encore mince; mais à cet âge, je commençai à grossir, et malgré tous les remèdes, les régimes les plus rigoureux qui, d'ailleurs, me firent grand mal, la graisse m'en-vahit rapidement.

Il y a six mois, je pesais 107 kilos., et mon tour de taille était de 1m40 pour 1m62 de hauteur. En même temps mon état de santé était devenu déplorable. Je ne digérais plus; la marche et tout travail, tant physique que cérébral, m'étaient devenus à ce point pénibles que je dus renoncer au poste d'ingénieur que j'occupais au chemin de fer. Des étourdissements fréquents, une perpétuelle envie de dormir, des suffocations, des palpitations au moindre effort me rendaient l'existence impossible.

Je m'attendis donc au sort de mes grands parents, lorsqu'un jour, en parcourant mon journal, j'y lus l'exposé, par le docteur de Thomassey, de la découverte que venait de faire le naturaliste Stowe des propriétés amaigrissantes de diverses algues des tropiques, l'Helminthocorton notamment, et de son traitement de l'obésité basé sur le principe physique de l'osmose.

Le caractère vraiment scientifique et rationnel de cette découverte me frappa.

Dois-je l'avouer? mon médecin, auquel j'en parlai, se moqua de moi. Mais j'avais essayé de tant de remèdes qui ne m'avaient fait que du mal, que je pouvais bien encore tenter de celui-ci! Et, sans grande confiance, j'écrivis au naturaliste Stowe pour lui exposer mon cas et lui demander de sa fameuse « Eau dépuratrice ».

Cette eau, je l'employai par évaporation la nuit au moyen de son « Évaporateur », et en lotions le matin.

Au bout d'un mois, rien, ni bien ni mal. Mes amis me plaisaient et j'avais grande envie de ce ser. Mais, sur les conseils de M. Stowe, je me décidai à persévérer un peu, et bien m'en prit, car, huit jours après, l'amaigrissement commença subitement; puis il s'accéléra très vite et, un mois après, j'avais perdu 18 livres et demie. Un mois après, j'avais encore perdu 7 kilos.

L'amaigrissement se faisait sans malaise; d'aucune sorte; au contraire, à mesure qu'il s'opérait mon état général s'améliorait.

Depuis plus de six mois, je suis tombé de 101 kilos à 60, et bien qu'ayant cessé le traitement, je ne constate aucune tendance à regrossir. Les vertiges et les palpitations ont disparu; j'ai repris ma vie active d'autrefois. Je travaille comme quatre, mange comme dix et digère admirablement.

Je suis ravi d'un tel résultat, cette transformation fait l'admiration de tous ceux qui me connaissent. Ce véritable miracle a été accompli par l'Eau dépuratrice du naturaliste Stowe; il m'a sauvé la vie, je puis le dire, et je le proclame hautement, considérant que c'est un devoir pour moi.

LOUIS PERDONNET,
Ingénieur.

Des milliers de lettres semblables, légalisées et authentiques, sont à la disposition de quiconque au laboratoire du naturaliste Stowe, 9, rue Montesquieu, à Paris. Il suffit de l'aller voir ou de lui écrire pour recevoir gratuitement l'exposé scientifique de sa belle découverte et tous les renseignements nécessaires pour réduire rapidement, sûrement et sans danger pour la santé, les obésités les plus anciennes et les plus rebelles.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Bourse a fait preuve, pendant la semaine qui vient de s'écouler, d'une fermeté relative qui fait un heureux contraste avec tant de chances faibles que nous avons eu à enregistrer jusqu'ici.

Nos rentes ont vu leurs cours s'améliorer sensiblement, et il semble que la spéculation veuille se remettre à travailler le marché de nos fonds publics. Le 3 0/0 perpétuel finit la semaine à 101 25 à terme, et à 101 20 au comptant. L'Amortissable est à 100 francs sur les deux marchés.

Le 3 1/2 0/0 se tient à 102 72 à terme et à 102 52 au comptant.

Les obligations de la Ville de Paris n'ont cessé, durant toute la semaine, de bénéficier de la faveur de l'épargne; aussi la tendance reste-t-elle toujours très bonne sur ces titres.

Sur le marché des fonds étrangers les dispositions sont aussi bien meilleures; la plupart ont réalisé d'assez notables plus-values.

Les affaires ont été plus animées aussi sur la rente italienne qui a été poussée jusqu'à 93 90.

L'Extérieure espagnole a oscillé dans les mêmes limites que la semaine dernière. Elle finit à 68 80, après avoir fait 69 20 au plus haut et 68 francs au plus bas.

La rente portugaise est un peu mieux tenue à 23 80, mais la obligation 4 0/0 et 4 1/2 0/0 n'ont pas modifié leurs cours de 152 francs et 180 francs.

Les fonds russes sont fermes aux environs de leurs cours de vendredi dernier. Le 3 0/0 1891 finit à 87 30, le 3 0/0 1893 à 89 francs, le 3 1/2 1894 à 93 65 et le 4 0/0 Consolidé à 102 90 et 102 60 selon la série.

Peu de changement également sur les rentes roumaines, dont le marché, toutefois, redevient plus actif.

La tenue des rentes austro-hongroises ne s'améliore pas. Le 4 0/0 Autrichien se retrouve à 101 60 et le 4 0/0 Hongrois à fléchi à 101 35.

Les rentes turques ont été très actives, la série C à 28 40, D à 24 50. Les fonds égyptiens sont un peu mieux tenus. Les rentes brésiliennes bénéficient également d'une sensible avance.

La semaine a été particulièrement favorable aux grands établissements de crédit qui presque tous réalisent d'importantes plus-values.

La Banque de France est à 4,180.

La Banque de Paris et des Pays-Bas s'est avancée de 1,115 jusqu'à 1,142 francs, mais des réalisations l'ont ensuite ramenée à 1,125 et elle reste finalement à 1,135.

Le Crédit foncier s'est avancé à 717, pour finir la semaine à 720.

Quant aux obligations foncières et communales de cet établissement, elles ont toujours un excellent courant d'affaires.

Le Comptoir national d'Escompte a bénéficié, dans une bonne mesure, des excellentes tendances qui dominent actuellement et s'élève à 645.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemins de fer ont eu un marché plus animé.

L'action Lyon, que nous laissons à 1,820 francs, reste à 1,845 francs à terme et à 1,850 francs au comptant; Midi 1,350 francs au comptant; Nord 2,240; Est 1,032; Orléans 1,745.

L'animation est toujours grande dans le compartiment des Valeurs industrielles.

L'action Suez est calme à 3,510.

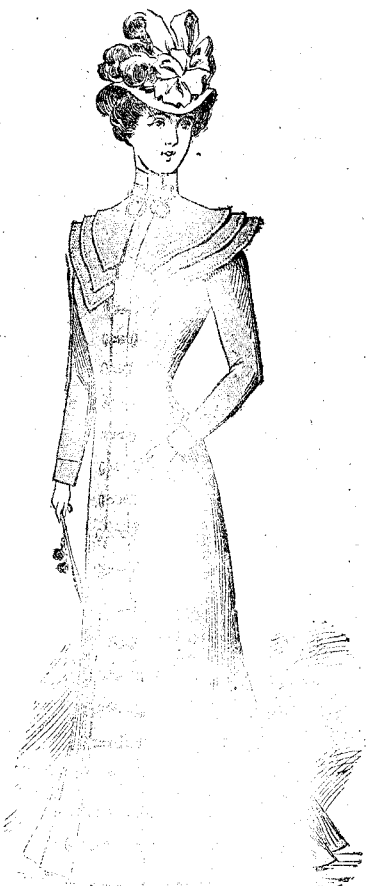
Le marché des valeurs minières est également peu actif, et les cours sont mieux tenus que les semaines précédentes.

La Mode

Bien que l'on puisse considérer l'hiver comme virtuellement terminé, les fourrures auront encore pendant quelque temps à jouer leur rôle dans la toilette féminine.

Il y a deux excellentes raisons pour cela : la première, c'est que, vraiment, la saison incertaine exige encore des vêtements chauds; enfin et surtout, il y a un motif de coquetterie.

La fourrure est une parure si séduisante que la mode se moque bien du préjugé des saisons. Elle idéalise le visage, adoucit les traits, se marie harmonieusement à une chevelure soyeuse, fait ressortir d'exquise façon la finesse nacrée de la peau, le délicat coloris du teint. La four-



REDINGOTE NOUVELLE A TROIS COLLETS, GARNIE D'OLIVES ET DE BRANDEBOURG

rure convient à tous les visages; elle sied également aux brunes et aux blondes, aux femmes élancées et à celles qui le sont moins. Il ne s'agit plus que de choisir des formes seyantes pour avoir toujours fort bon air. Voici pourquoi la fourrure a tant de succès, et les femmes qui en possèdent de jolies les porteront le plus longtemps possible.

Quelque simple que soit une robe, un beau renard, une cravate de martre, un col et des revers de vison ou de chinchilla, ont bientôt fait de lui donner une allure élégante.

Mais, après les fourrures, vont bientôt apparaître les costumes de demi-saison. Les jolis boléros et les petites vestes vont, encore une fois, se montrer à leur avantage.

La robe princesse, également, va continuer à triompher.

Quant aux corsages, taillés dans des étoffes légères et vaporeuses, ils seront drapés d'une façon artistique mouvant les formes; plus volontiers dans le costume tailleur, les corsages s'ajusteront devant comme dans le dos; ils s'allongeront même sur la jupe en une petite pointe légère, dont le but est d'allonger et d'amincir la taille tout en aidant au gracieux dégageant des hanches et, partant, à la gracieuse harmonie des lignes.

Mais puisque le vrai moment de toutes ces nouveautés légères n'est pas encore venu, je signalerai à mes aimables lectrices la grande redingote dont elles trouveront ci-dessus le dessin. Elle est en drap chaudron, avec olives et brandebourgs en soie verte poussée, et ornée de trois collets garnis de piqués.

Jamais l'amour des dentelles et des bijoux n'a été poussé à un tel degré que de nos jours.

Il serait inutile d'en écrire bien long sur la dentelle si nous avions encore les anciennes coutumes. Jadis toutes les femmes s'y connaissaient et savaient distinguer tel ou tel point. Les ouvrages à l'aiguille tenaient une grande place dans la vie des femmes, même de la meilleure condition.

Et, vraiment, comment pouvaient-elles mieux chasser l'ennui où les plongeait l'isolement des manoirs, qu'en s'occupant de ces jolis travaux, destinés semblait-il, à faire valoir — et vanter — la finesse de leurs mains?

Les reines elles-mêmes donnaient l'exemple. Isabelle de Castille, Catherine de Médicis, Catherine d'Aragon, l'infortunée Marie Stuart, enseignaient l'art, si délicat, de la broderie, aux filles de la cour.

La guipure fut la première dentelle, et les plus anciennes guipures viennent de Venise; le trousseau de Catherine de Médicis en renfermait une riche collection.

La dentelle diffère beaucoup de la broderie. La broderie se superpose à un fond déjà existant, tandis que la dentelle se fabrique, avec son fond, sans aucun autre tissu préalable. Il y a aussi une notable différence entre la dentelle et la guipure. Tandis que la dentelle a un fond réseau ou treille, le dessin de la guipure se détache sur un fond irrégulier.

Ces différences sont si notables qu'elles peuvent facilement être appréciées par les moins expérimentées.

Mais c'est dans la dentelle même qu'il devient un peu plus difficile de se reconnaître. Il existe en effet une variété assez grande de ces élégants tissus et il est utile, à bien des points de vue, de savoir les distinguer. Toutefois, comme cette question entraîne dans certaines explications qui dépasseraient la limite de cet article, je me propose de revenir en détail sur ce sujet dans une prochaine causerie.

YVONNE.

La plus ancienne et la plus réputée des crèmes pour le teint, est la Crème Simon; l'exiger chez les détaillants et refuser les imitations ou contrefaçons.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

La médication phosphorée (Suite).

Les rhumatismes, la goutte, la gravelle, le diabète, certaines formes de paralysie, sont des maladies produites par un ralentissement de la nutrition; elles ont pour cause un manque d'activité du système nerveux provenant d'un état spécial héréditaire, nommé par le docteur Bouchard, la diathèse arthritique. Quelles que soient les formes de la diathèse, elle a pour cause un manque de phosphore dans les cellules nerveuses. Il importe donc de recourir, au plus tôt, à la médication phosphorée, heureusement réalisée dans cette préparation connue sous le nom de « Mult phosphaté de Pinel »; la cure est de 3 à 4 semaines à la dose d'un verre à bordure après les repas, contenant 50 centigrammes de céréalo-phosphate. Le Mult phosphaté Pinel est expédié par caisse de 8 bouteilles, franco port et emballage, contre mandat-poste de 16 francs adressé à l'inventeur : M. Pinel, pharmacien à Paris, 26, rue Baudin.

Il se trouve aussi dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger.

(La notice explicative est envoyée gratuitement sur demande).

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'épuisement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 fr.; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Contre les gerçures. — Profondes ou superficielles, les gerçures disparaissent souvent avec la plus grande facilité, au moyen d'un peu d'huile d'olives ou d'amandes, de beurre de cacao, de moelle de bœuf ou de pommade de concombre; d'autres fois, quelle que soit leur profondeur, leur guérison nécessite l'usage des médicaments astringents, des substances toxiques, et même du fer rouge. On combat avec le plus grand succès une de ces affections rebelles, par applications répétées de collodion élastique.

Le premier contact du liquide étheré est assez douloureux, mais les applications suivantes sont supportées sans murmures; on les fera accepter même aux enfants.

L'affaiblissement général de l'organisme dû à l'anémie peut se traduire par des symptômes plus ou moins accusés suivant le tempérament du malade et le degré de la maladie. A cette légion innombrable d'anémiques, d'affaiblis, nous venons en offrir, avant que leur état soit aggravé, l'usage de cette préparation miraculeuse dans ses résultats : le Némogène Perroton. — Le pot, 4 francs; franco, 4 fr. 30 chez l'inventeur. — A. Perroton, 11, Quatre-Chapeaux, à Lyon, ou toutes bonnes pharmacies.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Encre pour marquer le linge.

Chlorure de platine. 4 parties.
Eau distillée. 60 —

On écrit avec cette solution, et on laisse sécher. Après, on passe de nouveau sur chaque lettre avec une solution de 5 parties de protochlorure d'étain dans 60 parties d'eau distillée.

Les caractères préalablement tracés acquièrent une belle couleur pourpre.

La solution aqueuse de platine ci-dessus est ce qui constitue l'Encre d'horticulture. On écrit aussi bien sur les étiquettes en zinc à l'aide d'un liquide préparé avec une partie de sulfate de cuivre, dix parties d'eau, et une quantité suffisante de noir de fumée en suspension; ou bien avec le vernis au goudron de houille, ou encore en mêlant une partie de verdet, une partie de sel ammoniac, une demi-partie de noir de fumée et dix parties d'eau.

Pour refrisier les plumes

Lavez les plumes défrisées à l'eau tiède, séchez-les ensuite chaque brin de duvet avec un épingle à cheveux avant qu'elles soient sèches puis passez-les au-dessus d'un bon feu. En peu de temps, vous les verrez refrisées et rajeunies.

Si vos plumes sont blanches, ayez soin, avant de les passer au-dessus du feu, de jeter dans la foyer une poignée de soufre.

Quelques plats pour la Semaine

EN GRAS	EN MAIGRE
Soupe aux petits oignons.	Potage à l'oseille.
Escalopes de veau sauce tomates.	Sole portugaise.
Filet de bœuf au cresson.	Omelette au fromage.
Endives braisées à la crème.	Salsifis à la crème.
Beignets en surprise.	Gelée au marasquin.

Un verre de Lérina

Omelette au fromage. — Pour une omelette de 12 œufs, râpez 125 grammes de fromage de Gruyère frais; ajoutez une tasse de crème très épaisse et battez le tout ensemble; assaisonnez de poivre et très peu de sel, le fromage étant saïé par lui-même; faites votre omelette comme à l'ordinaire.

Distractions et Jeux d'Esprit.

1° Charade.

Dans la main, mon premier prouve qu'on aime bien.
Le travail qu'on a pour ressource;
Car ce n'est qu'avec lui que mon troisième vient.
Et dont l'enier est une source;
Hélas! de ce troisième on voit trop fréquemment
L'homme avare en faire une idole;
Sans craindre celle-ci, qu'il cache incessamment,
Il fait mon dernier par parole.
Mais en aimant ce dieu qui lui semble si beau,
Il se fait détester lui-même;
Et n'est pas regretté lorsqu'il, dans le tombeau
Il dort à l'ombre du deuxième.

2° Mots en rancher.

o
o o o o o
o
o o o o o
o
o o o o o
o
o o o o o
o
o o o o o
o o o o o o

Le rancher n'a qu'un seul montant
Doté d'un triangle pour base,
Quatre échelons le traversant
Compléteront. Or, plus de phrase.

Montant : — C'est un jouet charmant,
Bébé l'envie au jour de l'An.

Echelons : — Un chef-lieu, je crois.

— Puis fleuve de notre patrie.

— D'Israël fut un des rois.

— Grand poète de l'Italie.

Triangle, ligne horizontale :

— Dans le Rhône, — puis créole

— Elle se donne au victorieux.

— Le dernier est terme d'argot.

Enfin, dans la ligne contraire,

— Se trouve un valétudinaire.

— Fleuve. — Réunion. — de danseurs.

— Quatre fait battre bien des cœurs.

— Troublé. — Dans les. — Dans le. — Lecteur.

A vous, l'échelle protectrice.

VICTOR BONNET.

Solutions du n° du 11 février :

1° Charade.

AVERSION.

2° Enigme.

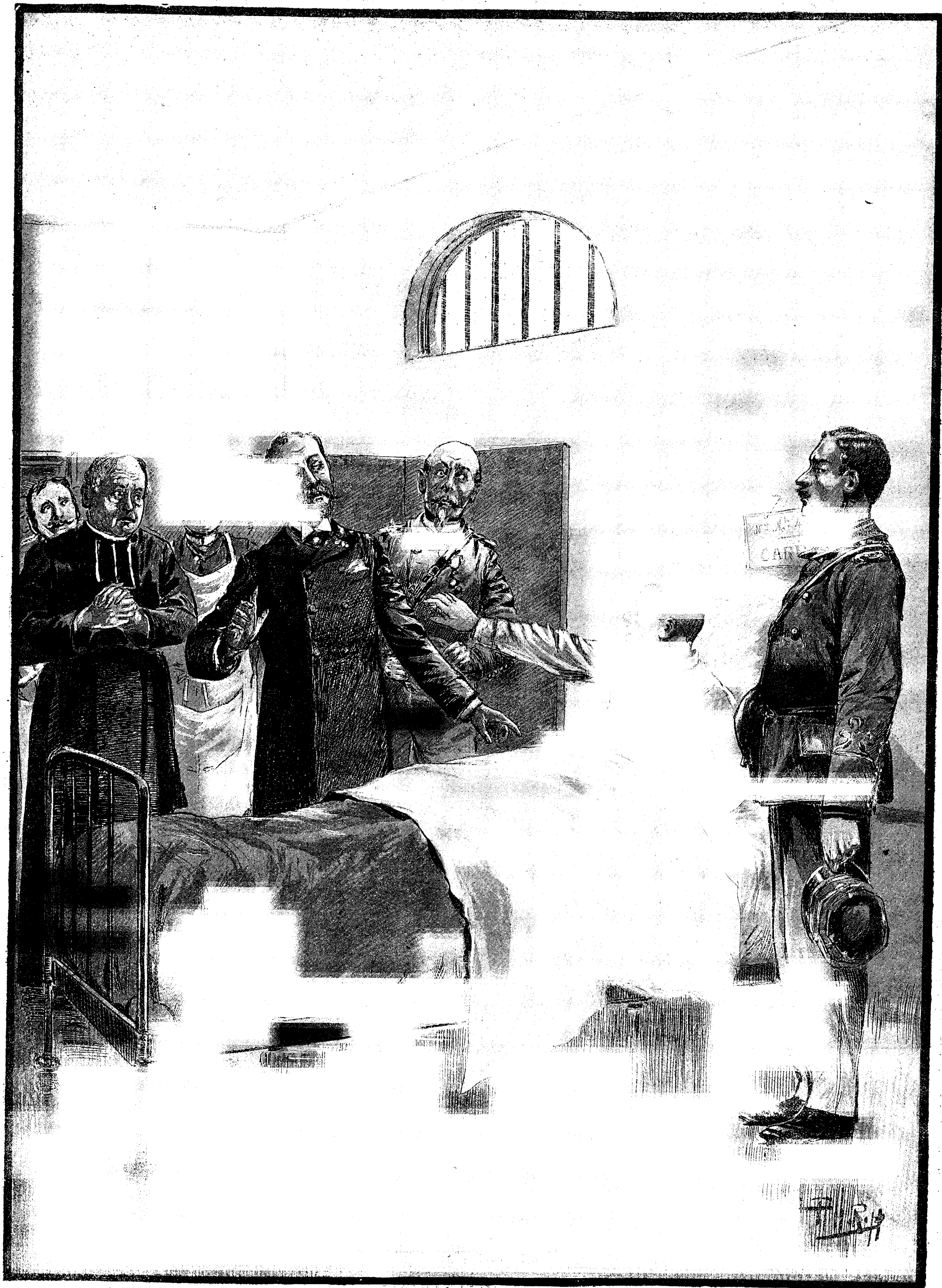
PALAIS.

Solutions justes : Pocahontas. — Petit's Bar. — La Flûte. — Corsique. — Trouvatoir. — Saint-Tropez. — Taprobane. — Socrate. — Un OEuvre à 6 du. — Un Brenassol. — Maf. — I. Chénille.

Ons dans le précédent numéro : 1 Flai-tux d'H. — 2° Piston de la fanfare de Dompierre. — Lac Rymal.

Le devant : HOUDIN.





Une erreur judiciaire
Les aveux d'un forçat à son lit de mort.